

But CLUB

LE
MiROir
DES SPORTS

LE CHAMPIONNAT DE FOOTBALL



**L'ALLEMAND MUELLER
CHAMPION DU
MONDE DES ROUTIERS**

Le sprint animé et énorme qui a ponctué la course de Luxembourg a sacré un Allemand de 26 ans, Heinz Mueller, qui vient de revêtir le maillot « arc-en-ciel » des routiers professionnels dans la tribune officielle. Bouquet en main, le nouveau champion répond, par un sourire, aux acclamations de ses compatriotes qui n'en espéraient pas tant

35 francs

20 pages - N° 367

Lundi

25 Août 1952

Afrique du Nord,
Avion . . . fr. 40
Suisse . . . 70 c.
Espagne . . pes. 7 »

EXCLUSIF**BORDEAUX, TOULOUSE, HELSINKI
MON BEAU CHEMIN OLYMPIQUE****Par Jean
BOITEUX**

Après mon record du matin et en dépit de ma fatigue ALBAN MINVILLE DÉCIDA : « TU FERAS LE RELAIS... »

J'AI eu toute une grande semaine devant moi pour m'acclimater et m'entraîner avant le début des compétitions de natation. En Finlande, l'air est léger, mais vif, et il se produit des écarts de température curieux d'une heure à l'autre, si bien que des précautions sont à prendre. Pour nous, qui n'étions guère habitués à ces différences très sensibles, les maux de gorge étaient à redouter. Plusieurs cas se déclarèrent et la pauvre Ginette Jany dut même être isolée dans une chambre de l'infirmerie du camp. Fort heureusement, je n'ai pas eu à souffrir du froid; par contre, j'étais nerveux et parvenais difficilement à trouver le sommeil. A Helsinki, le soleil se lève tôt en été et, parfois, il m'arrivait de me tenir éveillé au grand jour à... trois heures du matin. Cette nervosité était déprimante et indigne de moi qui suis d'ordinaire calme. Je crois que ce sont les luttes vécues au stade qui en étaient la cause. J'ai en effet assisté à toutes les grandes finales des Jeux athlétiques, le 10.000, le 5.000, le 800, le 1.500, et j'ai vibré plus que de raison aux phases magnifiques des courses. D'avoir encouragé Mimoun et El Mabrouk m'a laissé complètement fourbu. C'est une faute, je sais bien, et cela aurait pu me coûter cher, mais mon âme de sportif ne m'aurait pas pardonné de demeurer à la chambre alors que les meilleurs athlètes du monde bataillaient sur la cendrée. Maintenant que tout est passé, je peux affirmer qu'il eût fallu être insensé pour rater volontairement cela. Que de pureté ! Que de beauté ! Jamais je ne l'oublierai.

Jo Bernardo, mon camarade de lit, dormait bien, et je l'enviais. Le matin, il me disait :

— Qu'avais-tu, Jean, hier soir, à remuer comme ça dans ton lit ? Dors donc, tu en auras bientôt besoin...

Dormir, bien sûr je le désirais, mais je ne pouvais pas.

— Ce n'est rien, mon petit, me disait-il, n'y pense pas, c'est tout...

Il faisait allusion à la partie importante que j'allais jouer. J'avais d'ailleurs une furieuse envie de voir se dérouler les épreuves. C'est dire si je n'appréhendais pas du tout ce premier contact.

Lorsque ma séance d'entraînement était terminée, je m'asseyais sur les gradins pour assister à celle de mes futurs adversaires. M. Minville me les désignait du doigt.

— Vois celui-là, c'est Ford Konno... et celui-ci Hashizume... Mac Lane, Moore, Marshall, Ostrand, Csordas, Furuhashi...

Ils étaient tous impressionnants, et je ne pouvais m'empêcher de penser que j'avais là, sous mes yeux, les plus grands nageurs du monde. J'étudiais leur style avec intérêt et je me faisais une opinion que j'exprimais bien vite à mon entraîneur. Quant à mon père, il s'attachait à la démolition de l'adversaire. Il soutenait des conversations avec le Hongrois Csordas et entreprenait de lui démontrer, chiffres à l'appui, que je ne pouvais être battu. Marshall était, de tous, le plus renversant. Il nageait sans s'arrêter pendant une heure et demie et ce spectacle m'étonnait au point que je me

demandais si mon entraînement était suffisant...

Pour tromper mon attente, la sélection de notre équipe de relais 4 x 200 vint à point. Jany, Bernardo et moi étions déjà retenus, mais il fallait rechercher le quatrième. M. Minville composa donc deux séries. Dans l'une, il y avait Jany, Bernardo et Million; dans l'autre, Eminent, Vandamme et moi. Alex gagna la première devant Jo. Pour la seconde, j'avais reçu des consignes très précises :

— Passe assez vite au 200, puis tu continueras jusqu'au 400, m'avait dit mon entraîneur...

Ce que je fis, mais Eminent, qui avait poussé pour se qualifier en vue du relais, m'obligea à passer au 200 en 2' 11" et les deux cents autres mètres me parurent interminables. Mon temps fut de 4' 41" et il n'y avait pas lieu de s'extasier sur lui. Le bassin était pourtant rapide.

C'est le lundi 28 juillet, à 10 heures du matin, que débuta la belle aventure. Elle commençait par les séries du 4 x 200 et la France avait à vaincre l'Australie, la Grande-Bretagne, l'U.R.S.S., l'Italie et la Finlande. Je prenais le quatrième relais et j'eus le temps de m'apercevoir que, pour arracher la victoire, cela n'allait pas être facile. L'Australie était en tête et nous étions en retard. Alex Jany en combla une partie et... ce fut à moi !

L'ENTHOUSIASME DE MON PERE

Marshall, dernier relayeur des Australiens, était déjà dans l'eau lorsque je plongeai à mon tour. Je sentis que je le remontais mètre après mètre; enfin, je le passai et touchai le bord de ciment de la main. Nous allions en finale ! Pour ma part, j'avais réalisé 2' 7" 8/10 et ce temps était le meilleur de tous ceux qui avaient été enregistrés dans les séries. C'était une indication de ma bonne forme, et j'étais rassuré.

Tout va bien, petit Jean, me dit, souriant, mon père, à ma sortie de l'eau. Ils ne sont pas imbattables, tu vois...

Papa s'enthousiasmait, mais est-ce que mes adversaires avaient forcé ? Les séries du 400 mètres se disputaient l'après-midi, à 17 heures, et ils avaient peut-être préféré se réserver. Je n'avais pas longtemps à patienter pour le savoir et, après avoir déjeuné et fait une courte sieste, je rejoignis la piscine. Je ne comptais que sur moi pour réussir. Ces séries de 400 provoquèrent une grosse surprise. Le Suédois Ostrand s'amusa à battre le record olympique en 4' 33" 6/10. Cela commençait bien ! Il n'y avait donc pas que les Américains et les Japonais à surveiller. Le temps d'Ostrand était stupéfiant, car le Suédois n'avait jamais fait mieux auparavant et l'on se demandait si ce solide bûcheron, sachant qu'il ne possédait aucune chance de remporter la finale, n'avait pas tout donné en série pour réaliser un exploit. Il y avait une autre explication plausible : Ostrand, qui avait délaissé ses bois durant l'hiver, pour s'entraîner, était peut-être plus fort que nous l'imaginions. Le fait était là, il avait battu le record olympique !

Quant à moi, j'avais gagné ma série et mes principaux rivaux en avaient fait autant. Nous allions avoir plus de précisions avec les demi-finales courues le lendemain matin. J'eus, dans la nuit qui précéda, un certain mal à dormir, mais je me sentais quand même dispos. Ostrand se trouvait dans ma demi-finale, la première, ainsi que Mac Lane, l'Anglais Wardrop, un jeune espoir de 17 ans, et le Japonais Tanaka.

— Marque Ostrand et ne le lâche pas, m'avait ordonné M. Minville, tu vas l'écœurer au train...

JE BATS LE RECORD OLYMPIQUE !

Le Suédois partit très vite. C'est lui qui cherchait à m'écœurer, mais j'étais là, tout près. Il passa aux 100 mètres en 1' 3" 6/10, moi en 1' 3" 8/10. Je ne voulais pas le laisser s'échapper et je fis entre les 100 et 200 mètres un effort qui me rapprocha de lui. Il vira en 2' 13" 7/10, moi en 2' 13" 8/10. Il m'irritait, cet Ostrand, et c'est alors que je me suis fâché. J'ai accéléré et je suis passé. Aux 300 mètres, j'étais en tête, mais il me suivait toujours à 3/10 de seconde. J'ai senti que je ne pourrais le décamponner et je me suis contenté de maintenir mon rythme. Je fus tout étonné d'apprendre que j'avais, moi aussi, battu le record olympique ! Ostrand m'avait contraint à pousser et je l'avais dépassé de celui qu'il avait établi la veille, pour 5/10 de seconde (4' 33" 1/10). Je n'étais pas mécontent, mais j'avais « tiré dur » et je me sentais fatigué. L'après-midi avait lieu la finale du 4 x 200 et j'avais peur de ressentir tous ces efforts. M. Minville me donna immédiatement l'ordre d'aller me reposer et je ne pus aller embrasser ma mère, comme je me l'étais bien promis, après ce succès.

Tandis que je récupérais, étendu sur mon lit, les dirigeants de la Fédération et mon entraîneur tenaient conseil à la piscine. Un cas de conscience se présentait à eux, et il fallait le trancher. Certains voulaient que je sacrifie délibérément le relais 4 x 200 et que j'axe tout sur le 400 pour lequel on m'accordait maintenant une chance de premier ordre. Il y eut une discussion passionnée et le président, M. Lemoine, mit fin au débat en disant :

— Seul Minville décidera !

Mon entraîneur ne changea rien à ce qui était prévu; il tenait à ce que je nage les deux et s'en expliqua :

— Avec Jean, leur dit-il, la France peut remporter une médaille dans le relais et l'on ne peut négliger cela. Je prends mes risques...

Il me signifia sa décision et je l'approuvai :

— C'est simple, me dit-il, ou les Français tiennent et tu peux combler le retard, ou tu laisses courir. Tu ne feras l'effort que si cela en vaut la peine...

MON ENTRAINEUR AVAIT PRIS DES RISQUES

Je savais quels risques prenait mon entraîneur. En cas d'échec sur 400 mètres, il est probable qu'on lui reprocherait longtemps de m'avoir imposé ce relais perdu d'avance pour la France. Aussi étais-je bien décidé à faire le maximum pour que sa réputation n'en soit pas atteinte. Mais j'étais las, mes jambes étaient lourdes. Je payais ma demi-finale du matin.

Pour nous, Français, il n'était pas question de disputer le titre aux Américains et aux Japonais, dont les équipes nous étaient trop supérieures. Tout au plus pouvions-nous espérer une troisième place, mais il y avait les Suédois et les autres...

M. Minville nous fit partir dans cet ordre : Eminent, Bernardo, Jany, Boiteux. Le premier, Eminent s'élança et termina son parcours nettement devant le Suédois Svendsen. Malheureusement, cet avantage fut détruit par mon vieux Bernardo, qui ne fut pas lui-même et se laissa passer par Larsson. Il va sans dire que nous ne nous occupions déjà plus des Américains et des Japonais qui fuyaient là-bas et se battaient pour la médaille d'or ou d'argent. Au troisième relais, Jany prit un départ très rapide, mais il avait Ostrand contre lui, car les Suédois, prévoyants, n'avaient pas conservé leur meilleur élément pour la fin, et Alex faiblissait dans le deuxième cent mètres. Quand je plongeai, j'avais près de trois longueurs de retard sur Johansson. Était-ce trop ou peu ? Je ne me le suis pas demandé et j'ai foncé. D'un coup, toutes mes fatigues avaient disparu. Je ne pensais qu'à arracher cette troisième place qui nous permettrait de recevoir les honneurs du podium olympique. J'ai rattrapé mon adversaire aux 150 mètres, je l'ai passé et puis, j'ai laissé courir en songeant à la finale du 400 mètres...

J'étais d'autant plus heureux que j'avais été chronométré en 2' 6" 4/10, ce qui constituait le deuxième meilleur temps derrière l'Américain Mac Lane.

La cérémonie protocolaire fut bien agréable. Tous quatre étions grimpés sur l'emplacement marqué du chiffre 3 et, très émus, nous regardions, figés au garde-à-vous, le drapeau tricolore monter au mât avec les étendards américains et japonais, tandis que résonnait l'hymne yankee. A cet instant, j'ai pensé qu'il ferait bon écouter « La Marseillaise »...

LA SEMAINE PROCHAINE :

**J'ÉTAIS CHAMPION OLYMPIQUE
ET J'AVAIS PEINE À REALISER**

JE N'AI PAS DE SECRET (1)



★
par
**ALBAN
MINVILLE**
(Entraîneur national)

Le nageur ayant acquis le souffle et l'automatisme dès son plus jeune âge, s'étant progressivement endurci et habitué à l'effort et à la nécessité de parcourir chaque jour quatre à cinq kilomètres, il faut arriver à lui donner la notion exacte de sa vitesse de nage.

Le véritable secret du nageur qui sait répartir son effort dans une course, c'est de pouvoir se dire à chaque instant, avec une approximation suffisante, ce qu'il a passé au 100 mètres en une minute et tant de secondes, au 200 m. en 2 minutes et tant de secondes, etc., et de pou-

3. - LE NAGEUR DOIT " SENTIR " A LA SECONDE PRÈS SA VITESSE DE NAGE

voir ainsi comparer son allure avec le tableau de marche qui lui a été indiqué auparavant.

C'est affaire de patience.

Un jeune nageur — un vieux aussi parfois — a toujours tendance à partir trop vite; il faut qu'il sache se contenir et régler ses passages.

Les 200 mètres départ dans l'eau sont excellents. Vous avez par exemple un nageur à 21' aux 1.500 mètres, vous basez son entraînement sur 20'. Compte tenu du premier 100 mètres qui est plus rapide, il lui faut donc apprendre à « sentir » le rythme de 1' 20" aux 100 mètres (départ dans l'eau, virage compris).

Pour cela, il faut lui faire répéter inlassablement les 200, départ dans l'eau, en prenant le temps virage compris, en 2' 40" : 1' 20" + 1' 20".

Pour ces 200 mètres départ dans l'eau, je procède ainsi : le nageur plonge, parcourt une longueur de bassin, et je déclenche le chrono, lorsqu'il touche l'extrémité (avant de virer); le 200 m. part de là.

La nécessité de connaître son train n'est pas seulement vraie pour le 1.500 mètres ou le 400 mètres, elle est aussi vraie pour le 200 ou le 100, mais alors les exercices à faire sont différents, et ce sont les passages aux 25 et 50 mètres qui doivent être « sentis » par le nageur.

Toutefois, comme je l'indiquais, il y a

intérêt, dans la phase où nous en sommes, à faire travailler le sujet sur une distance supérieure à sa future spécialité.

Un nageur de 100 m. qui descendra du 200 aura toujours l'avantage, en fin de course, sur celui qui monte du 50.

Cet entraînement risque de devenir terriblement fastidieux pour le nageur, aussi faut-il savoir varier les exercices : 200 mètres répétés, toujours avec un large repos (3 minutes environ); 100 mètres répétés à une bonne minute d'intervalle; 50 à 80 mètres ou alternance de l'un ou de l'autre.

Je dirai même qu'il est excellent, tant pour la variété que pour la formation générale, de faire nager, de temps en temps, en dos et en brasse papillon, le crawlleur.

Tous ces efforts représentent une fatigue non négligeable, et l'entraîneur doit savoir amener son élève à lui confier son état de fatigue, sans aucune dissimulation, c'est-à-dire sans exagérer, ou au contraire sans crâner. En particulier, le nageur doit dire s'il s'est couché très tard, s'il a fait un trop bon repas, etc.

Cette mise en confiance est un des aspects essentiels, pour la réussite future, elle est composée de mille impondérables, c'est une question d'homme, on est doué pour entraîner ou non.

(1) Voir les numéros 365 et 366.



Mi-temps de la rencontre Alger-Tourcoing II. Les Nordistes prennent conseil de leur entraîneur. Debette (4), Michel Viane (5), Van de Castele (6), Vandamme (3), Ide.



Tourcoing I a battu le Racing (7-3). Le Parisien Meslier descend et s'apprête à centrer malgré l'opposition du Tourquennois C. Rousseaux qui s'efforce de dévier la balle.

Fier du succès de Tourcoing, P. Lambert affirme :

" LE WATER-POLO FRANÇAIS EST EN TRÈS NETTE AMÉLIORATION ! "



L'équipe 1^{re} de Tourcoing, championne 1952. En haut, de g. à dr.: Padou, Van Simaey, Viane, Dewasch. En bas : Bultell, Duquesnoy, C. Rousseaux.



L'équipe de l'A.S. Montpensier d'Alger, championne d'Afrique du Nord. De g. à d.: Conessa, Ouachem, Qualib, Baudier, Terzuoli, Alizard, Martinez.

De l'un de nos env. spéc.

Renaud de LABORDERIE

TOURCOING. — « Le water-polo français est en nette amélioration ». C'est sur cette réconfortante affirmation de l'entraîneur national Paul Lambert que se sont terminés les championnats de France de water-polo qui virent les Enfants de Neptune de Tourcoing mettre fin au court règne du Racing.

« Plus peut-être que la netteté de notre succès, explique le coach tourquennois, l'excellente tenue d'ensemble de l'élite du water-polo français m'a particulièrement satisfait. Déjà à Strasbourg, la semaine dernière, j'avais remarqué cette progression générale. Mais, depuis vendredi, cette amélioration est devenue pour moi une certitude. Certains matches se hisserent à un niveau de qualité rarement atteint en France. Je conserve en particulier le souvenir de la rencontre Tourcoing-Racing de samedi qui fut pour moi un véritable régal. Et croyez bien que je ne parle pas en Tourquennois heureux du succès de ses couleurs. »

« Il existe maintenant en France, conclut Paul Lambert, des centres de water-polo très actifs : Paris, Strasbourg, Marseille, qui sont devenus pour Tourcoing des rivaux directs, sans parler de Toulouse qui connaît une éclipse passagère. Voilà pourquoi nous avons travaillé double, voilà pourquoi nous avons présenté deux équipes cette année. Il ne faut pas oublier non plus l'Afrique du Nord, dont l'A.S. Montpensier d'Alger est le porte-étendard. »

Sur le plan de la compétition, la défaite du Racing ne constitue qu'une demi-surprise. Sa difficile victoire sur Alger, vendredi soir, était un indice inquiétant. Et samedi, dès le début du match, les Parisiens furent étouffés par une équipe tourquennoise infiniment plus complète. Le Racing eut toutefois le mérite de ne jamais fermer le jeu, mais, ce faisant, il favorisait la tactique des Nordistes et aggravait l'ampleur de sa défaite.

Samedi soir, Tourcoing était imbattable. Supérieurement entraînée, bénéficiant de l'avantage de jouer dans un bassin qu'elle connaît bien (cela ne veut pas dire que les autres formations étaient handicapées), soutenue par un public enthousiaste, l'équipe de Paul Lambert a donné une démonstration. Les nouveaux champions de France comptaient dans leurs rangs un atout maître : Dewasch, l'avant piquet numéro 1 de France, sur qui les ans semblent n'avoir aucune prise. Et, derrière, il y avait Henri Padou, le joueur de polo le plus rapide du tournoi, Jacques Viane, Bultell, Duquesnoy, infranchissables en défense. De ce fait, il devenait inévitable que Tourcoing repartît un titre que les Nordistes considéraient comme leur bien.

Derrière eux, le numéro deux revient au Racing. Malgré la grande classe d'individua-lités comme Berthe et Martinoux, les Parisiens ne purent pallier leur manque de préparation collective. Alger se montra toujours l'équipe solide que l'on connaît. Elle faillit causer une surprise le premier jour en dominant le Racing. En Conessa, les Africains possédaient le meilleur des quatre goals présents. Quant aux jeunes Tourquennois, ils ne furent jamais surclassés. Ils pêchèrent surtout par manque d'expérience.

La présence dans ce tournoi national de la formation réserve de Tourcoing ne constituait pas une mince satisfaction pour celui qui est la base de l'école tourquennoise de water-polo, Paul Lambert : « Comment aurions-nous pu perdre ce championnat, nous qui comptons deux équipes parmi les quatre premières de France ? »

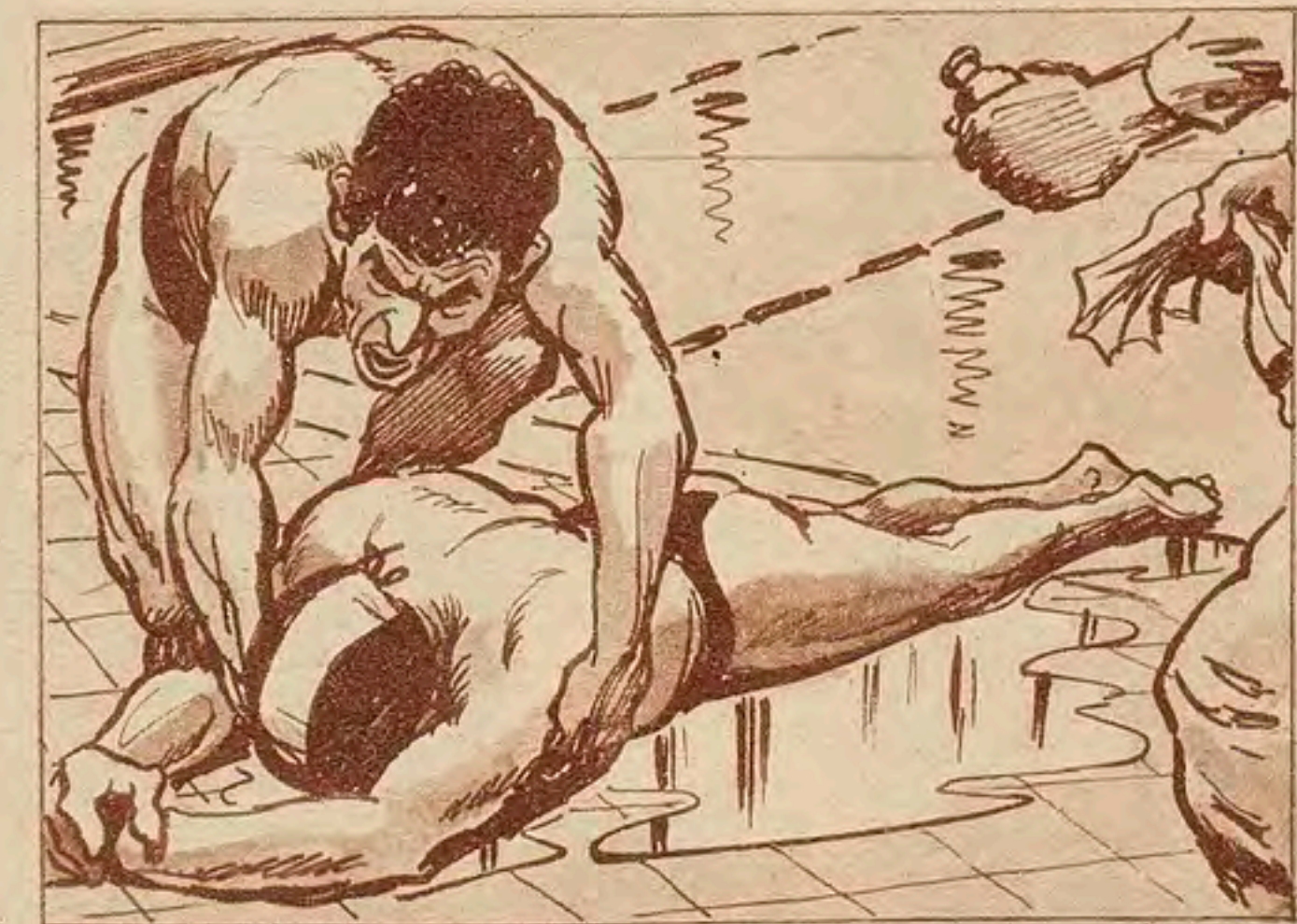
UNE CARRIERE PARMi TANT D'AUTRES :

Maurice LUSIEN

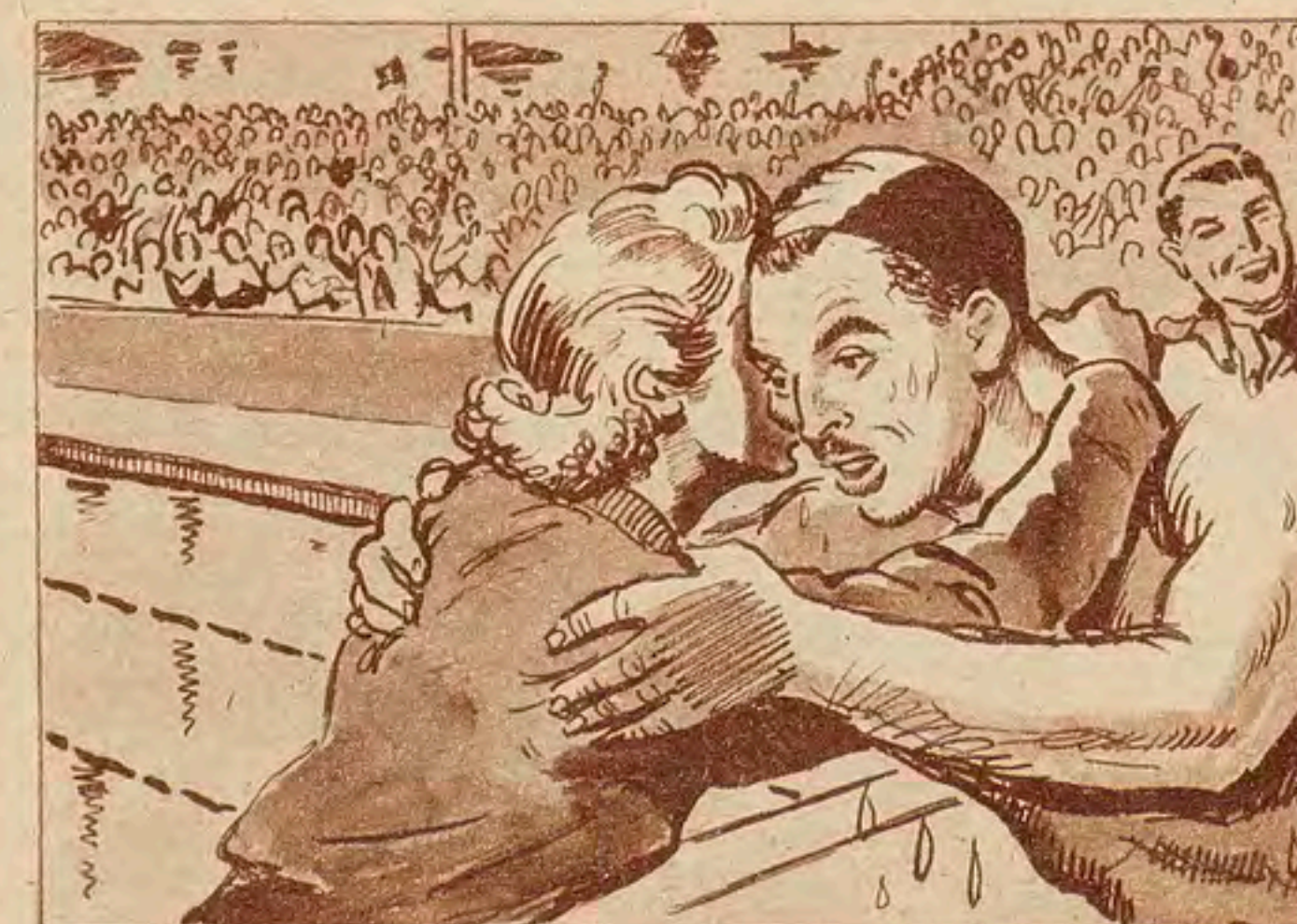
le "forçat" du papillon



1 Le 17 août 1926, naissait, à Paris, Maurice Lusien, fils unique d'un artisan bottier. Studieux à l'école, il était, malgré tout, robuste, batailleur et coléreux. Ses parents, convaincus de l'utilité du sport, l'emmenèrent, dès son plus jeune âge, à la piscine, où il apprit rapidement à nager. Ses études terminées, il seconda son père dans le difficile métier de bottier, mais il s'intéressait à la natation et connaissait par cœur les performances des champions. Il fréquentait assidûment la piscine Edouard-Pailleron et admirait les évolutions du brasseur Roland Gibel. Ce n'est qu'en 1942 que Gibel remarqua Lusien qui, avec volonté, s'efforçait de s'améliorer. Il le conseilla et le fit entrer au C.A.M. 19^e. Lusien progressa, et lorsque Gibel partit pour Toulouse, il passa au P.U.C. sous la direction de Hermant.



2 En 44, Lusien nageait en 3'3" et était battu régulièrement par son camarade Arène, et, en 45, Grosborne le coiffait à toutes les arrivées, notamment au championnat de France. Il décida alors de se mettre à la brasse papillon, et, dès 46, réalisait 2' 49" 2/10. Champion de France depuis cette époque, il parvenait, en 1949, à détrôner Cartonnet (2' 37" 8/10), puis Nakache (2' 36" 4/10), et s'appropriait enfin, en 1950, le record d'Europe en 2' 33" 9/10. Il n'était pourtant pas très équilibré et s'écroulait souvent en proie à des crises nerveuses. Nakache, battu par lui en 46, dut le relever et le consoler. Seul, il ne semblait pas avoir de vie privée, mais, en 1949, venait à Paris Odette Casteur, blonde et souriante championne, qu'il épousa, entre deux épreuves, dans la petite église de Créteil.



3 Quelques jours après leur mariage, les Lusien étaient à Vienne pour les championnats du monde. Odette se classa 4^e en finale du 200 m. brasse, Maurice aurait pu gagner mais l'Allemand Klein réussit, après un départ rapide, à résister à son retour. Depuis cet échec, Lusien prépara la revanche pour les J.O., mais Klein progressait et devenait recordman du monde. D'ailleurs, le ménage Lusien avait d'autres soucis avec la naissance du petit Patrick au printemps 51. Si la maman, vite rétablie, conserva son titre national, Maurice connut une année creuse, et la nécessité de faire passer l'entraînement après son travail explique ce fait. En 52, sa préparation fut intensifiée et il eut l'honneur de disputer la finale à Helsinki. Il établissait le 19 août un nouveau record de France, en 2' 32" 1/10.

(Texte de J.-B. Grosborne. - Dessins de Paul Ordner)



**3' 44" 6/10 le mercredi
20 août, à Luxembourg**

Le champion olympique du 1.500 mètres a retrouvé dans son pays ses adversaires d'Helsinki, auxquels s'était joint le Belge Gaston Reiff, grand vaincu du 5.000. Le regard fixé sur Reiff qui mène à vive allure, Barthel, très décontracté, précède Mac Millen, qu'il battra aisément malgré la piste alourdie.



L'ancien champion universitaire français du 800 et du 1.500 mètres est redevenu un savant chimiste, aussi attentif dans son laboratoire à calculer les réactions des produits dans l'éprouvette qu'il l'est à conduire sa course sur la piste.



Dans le silence de son laboratoire

JOSY BARTHEL

habitué à couvrir le 1.500 en moins de 3' 46" depuis les J. O.

attend de son entraîneur l'ordre de courir en moins
DE 3 MINUTES 43 SEC.

De l'un de nos env. spéc. : **André POIRIER**

LUXEMBOURG. — L'image que je conservais de Josy Barthel était celle d'un homme bouleversé par un trop grand bonheur et qui pleurait sur le podium d'Helsinki en regardant la médaille d'or qu'on venait de lui remettre.

La sensibilité du champion m'avait déjà beaucoup touché dans la fièvre des Jeux Olympiques, mais j'avoue l'avoir été plus encore lorsque je lui ai rendu visite, samedi dernier, au laboratoire bactériologique de Luxembourg où, chaque jour, l'appellent ses fonctions de chimiste.

Il était à peine neuf heures du matin et, depuis trois quarts d'heure, Barthel faisait des analyses sanguines.

Son corps paraissait mince sous la blouse blanche, ses gestes étaient précis, mesurés. Il maniait les éprouvettes et les tubes à essais avec une extrême délicatesse. Il parlait à voix basse, car l'ambiance d'un « labo » doit être avant tout recueillie.

Une intelligence et une gentillesse très naturelles se dégageaient de lui et je ne savais dire exactement ce qui me plaisait le plus : l'athlète vainqueur sur le stade ou le savant penché sur ses recherches. Je crois que l'homme de science prenait encore plus de grandeur à mes yeux.

— Excusez-moi cinq minutes, j'ai un travail urgent à terminer...

Barthel m'a dit cela avec un charmant sourire. Puis il s'est isolé dans une pièce, seul au milieu de ses appareils de précision, seul avec la maladie dont il étudie les réactions.

Il est revenu, toujours calme, souriant, avec un air de s'excuser, et nous avons bavardé ensemble : de son titre olympique, de ses temps qui étonnent tous les techniciens, du record du monde du 1.500...

— Je ne cherche pas à battre le record du monde, affirme-t-il d'une voix douce et polie, mais cela viendra peut-être.

» Avant les Jeux, mon entraîneur, Gerschler, m'avait prévenu : « Josy, je ne vous ai pas préparé pour le record cette » année. Vous n'êtes pas prêt physiquement pour cela. Vous » pouvez courir seulement en 3' 47". Mais, l'an prochain, » nous travaillerons en conséquence pour que vous couriez » en moins de 3' 43". »

Nous lui parlons de sa réussite soudaine, de la constance de ses « chronos » sur la distance (trois épreuves en moins de 3' 46" depuis les Jeux) et il ne trouve qu'une explication : l'entraînement intensif et régulier auquel il se soumet.

Scientifique, Barthel ne fait rien sans méthode. Depuis cinq ans, il tient son livre d'entraînement à jour et y note ses progrès, son kilométrage, son état physique. Il se contrôle lui-même et cherche à tirer de lui un diagnostic aussi précis que celui qui découle de ses analyses bactériologiques.

La vie calme qu'il mène, son travail dans lequel il puise un équilibre moral idéal, voilà tout le secret de sa réussite. L'été, il s'entraîne après son travail, de 7 heures à 9 heures, dans les bois des environs de Mamer, où il réside.

Il court, un chronomètre à la main, comme faisait le grand Nurmi, d'un arbre à un autre arbre fixés par lui et en comparant ses temps. Il ne se trompe jamais sur son degré de forme. Il prétend n'avoir pas poussé son organisme à fond au cours des dures épreuves qu'il a disputées récemment.

— Je cours, dit-il, avec seulement 80 pour 100 de mes moyens physiques. Regardez mon visage et vous en conviendrez...

De fait, ses traits ne trahissent aucune fatigue, aucun stigmate d'amaigrissement, et on sent qu'il possède des réserves vitales. Que sera-ce lorsque le champion luxembourgeois les emploiera ?

Il est probable que le nom prestigieux de Gundar Haegg disparaîtra alors des tablettes internationales.

Barthel doit se marier le 11 ou le 18 octobre (la date reste à fixer) et, bien qu'il s'en défende, j'ai l'impression qu'il désire déposer ce royal cadeau dans sa corbeille de noces, car je le juge trop délicat pour ne pas procurer ce plaisir à sa future épouse...

LES PROCHAINES COURSES DE BARTHEL

- 31 août. — Crefeld (Allemagne), contre Lueg, Lammers, Dorrow.
- 4 septembre. — Luxembourg, contre Lueg, Lammers, Dorrow, Bannister, El Mabrouk.
- 10 septembre. — Londres, contre Bannister.
- 21 septembre. — Berlin, contre Lueg, Lammers et Dorrow.
- 28 septembre. — Paris, contre El Mabrouk.



L'arrivée du 400 mètres fut très serrée. Degats, qui ne donne pas l'impression de forcer, a cependant réussi le très beau temps de 47" 7/10, à 2/10 de son record de France. A sa droite, le Britannique Higgins, les yeux clos, sera battu d'un mètre cinquante en 47" 9/10. Martin du Gard, 3^e, essaie en vain de coiffer Higgins. Il réalisera 48". Lewis, distancé, fera 48" 3/10.

COLOMBES : DÉROUTE SANS AMERTUME



Mac Donald Bailey a triomphé en 21" de Bally qu'il a laissé à plus de 5 mètres sur 200 m. Sur le podium, il lui serre la main, tandis que Jack, 3^e en 21" 8, regarde cette scène de fraternité.

LES marches et les bancs des tribunes du Stade de Colombes forment un excellent parcours de steeple pour moins de dix ans. Cet enseignement qu'on peut tirer de la première journée de France-Grande-Bretagne n'est pas d'un si mince intérêt qu'on pourrait croire. Qui sait si un de ceux qui jouaient ainsi aux Indiens dans le bas de la tribune d'honneur n'y aura pris le goût de la cavalcade athlétique et ne sera pas l'Aschenfelder de demain ?

A vrai dire, on pouvait se demander si ces gosses ne disputaient pas le match dans la catégorie minimes, relégués dans une tribune pour cause d'occupation de la pelouse et de la piste par des messieurs officiels en veste de jersey écussonné, par des messieurs-coureurs et des dames-sauteuses en survêtements, bleus pour les Français, blancs forme combinaison de garagiste pour les Anglais et par des ouvriers qui pelletaient du sable sous le sautoir à la perche, plaçaient des haies sur la piste, les ôtaient, posaient des startings-blocks comme autant de pièges à sprinters, balayaient la cendrée et ne contribuaient pas peu à donner à la rencontre cet aspect de confusion bon enfant où l'œil cherchait en vain un repère.

On avait pourtant fait un effort de solennité. A la porte du stade, au mât du stade, le drapeau tricolore et l'Union Jack flottaient dans un ciel pommelé, sous un agréable soleil; sur la pelouse, un podium, imité de l'Olympique, attendait les triomphateurs. Dans la tribune d'honneur, lord Burgley et M. Paul Méricamp effectuaient une sorte de culture physique protocolaire consistant à se lever, à serrer la main du vainqueur ou de la gagnante d'une épreuve, à lui remettre une médaille et à se rasseoir. Dérisoire majesté. Le solennel a besoin de foule, de décorum,

de respect. Où était la foule ? Il y avait au plus cinq mille personnes dans ce stade que nous connaissons si dense et si vibrant lors d'une finale de Coupe de France. Une petite frange de foule dans la tribune de Marathon, une petite frange de foule dans la tribune d'honneur, trois grappes de foule dans un virage, rien dans l'autre. Un mois après les Jeux Olympiques et après que les photos et le cinéma nous ont révélé les ferveurs finlandaises, cela ne laissait pas que d'être déconcertant. Quoi qu'en disent

par André CHASSAIGNON

les théoriciens, un sport a besoin de public pour se surpasser, pour atteindre à un niveau d'exaltation qui permet les exploits. Ladoumègue aurait-il rejoint Purje et battu le record du monde des 3/4 de mile sur cette même cendrée de Colombes s'il n'avait été porté dans la ligne droite par trente mille spectateurs ? Zatopek, à Helsinki, aurait-il couvert les 200 derniers mètres de son 5.000 en 28" si 70.000 Finlandais n'avaient hurlé à sa victoire ? Pirie n'aurait-il battu les 14'50 s'il avait eu à ses côtés Mimoun et Chataway ?

Car il y avait cela aussi : l'absence de lutte. Sauf dans le 400 mètres qui fut fort beau, tout se diluait dans une silencieuse indifférence. Les uns lançaient un poids doré dans un virage, d'autres sautaient face à la tribune de Marathon, Bannister allongeait une foulée muette et gagnait sans forcer son 1.500 mètres en 3' 49" et tout s'éparpillait, se brisait en petits morceaux d'intérêt dont on parvenait mal à opérer la synthèse, avec de grands trous, d'incompréhensibles temps morts.

De temps à autre, il y avait un éclair de beauté ou de drame. Le triple saut de M'Baye Malik, balle élastique franchissant 15 m. 2; l'effort d'Elliot, tenant vainement 4 m. 22 à la perche

(Suite page 6)

POINTS; FRANCE (7 SUCCÈS) 85 POINTS

DU BEAU... DU BON... DU MAUVAIS...

par Roger DEBAYE, ENTRAÎNEUR NATIONAL

LE BEAU. — Le 1.500 m., malgré l'absence d'El Mabrouk qui a complètement modifié la physiologie de la course, ainsi qu'il fallait s'y attendre.

Seaman a couru pour son chef de file, mais sans toutefois ruiner ses propres chances de battre lui aussi les Français, ce qui est assez original. Non pas de battre les Français, mais de faire le lièvre et de finir en 1' 15" aux derniers cinq cents mètres. Seaman est d'ores et déjà à classer parmi les cracks du demi-fond.

De notre côté, Badet, pour sa première sélection, a pulvérisé son record personnel de près de cinq secondes.

Il existe certainement d'autres Badet en France. Ce n'est pas avec un pendule qu'on les trouvera, c'est avec des compétitions.

Jacques Vernier semble avoir gagné sa sélection pour France-Suède sur... 5.000 mètres, car, pour le moment, derrière Mimoun, c'est le vide absolu.

Sur 400, excellentes courses de Degats, qui reprend définitivement la première place des coureurs français sur la distance.

Aux 100 mètres, magnifique course de Bonino, infiniment plus vélocité que la veille. Depuis quel temps, il semble avoir franchi un échelon dans l'ordre des valeurs européennes. Puisse ses prochaines sorties le confirmer dans cette impression, car les 10" 5/10 réguliers ne sont pas encore si nombreux de ce côté de l'Atlantique.

Partant pour accomplir un bon temps, l'équipe de relais de 4 x 400 a fort bien tiré son épingle du jeu. Même sans le passage manqué des Anglais au dernier relais, Degats gagnait, car il avait gardé suffisamment de réserves pour les vingt derniers mètres.

LE BON. — D'une part, le triple saut de M'Baye Malik, qui passe au delà des 15 mètres. L'explication de la différence qui existe entre ses sauts de Colombes et ceux d'Helsinki tient en peu de mots. Aux Jeux Olympiques, il avait fait son premier essai à 10 h. 40, son second à 11 h. 20 et son troisième à 11 h. 45. A Colombes, Malik a sauté exactement toutes les sept minutes. Pour un sujet aussi nerveux que lui, c'était l'idéal.

A la perche, le jeune décathlonien anglais Elliot semble avoir trouvé sa voie; 4 m. 15 à Co-

lombes valent largement 4 m. 20 sur un sautoir placé convenablement au lieu d'être en bordure de piste.

Avec trois ou quatre séances de ski nautique en moins, Breitman pouvait passer 4 mètres. En tout état de cause, le classement ne changeait pas.

Aux 400 haies, bonne rentrée de Bart. Qu'il ait battu son record est certain, mais qu'il ait battu Gracie l'est moins...

Quoi qu'il en soit, son relais du 4 x 400 a été en tout point magnifique. Le voilà maintenant pris entre deux feux : haies ou plat ?

Bonne course d'El Mabrouk, dont le deuxième 400 et surtout la ligne droite nous font encore regretter davantage son forfait au 800 olympique. Il serait probablement rentré à Paris avec une médaille de bronze.

Bons également, le saut en longueur du Nigérien Williams (7 m. 52 à Colombes est magnifique, bien que le nouveau sautoir semble de bonne qualité), le saut en hauteur de Bénard, venu pallier in extremis la Nième défaillance de Damitio, et bien entendu le 10.000 de Mimoun, parti trop vite et accusant une certaine lassitude par la suite; 2' 49" pour un premier kilomètre dans l'atmosphère chaude et sèche de Colombes ne pardonnent pas. A Helsinki, où l'air était infiniment plus léger et la température plus basse de 13 degrés (14 contre 27°), il n'était passé qu'en 2' 52". Néanmoins, la facilité avec laquelle il décamponna Sando, puis Norris, indique mieux que des chiffres combien il est fort actuellement.

DU MAUVAIS. — Nous mettons le poids, car seul des deux Français Thomas semble avoir retenu quelque chose aux Jeux Olympiques où il n'était pourtant allé qu'en touriste !

Le disque, où la victoire de Maissant n'ajoutera rien à sa gloire; le 4 x 100, couru trop contracté par nos sprinters voulant trop bien faire, et le marteau, où Osterberger, bronzé à souhait, semblait plus prêt pour un concours de beauté plastique que pour un match international.

En résumé, c'est, à quelques exceptions près, une équipe de bourgeois revenant de vacances qui fut offerte en holocauste aux Anglais. Pourtant, tous, sans exception, cette fois, avaient affirmé être en très bonne forme.

André CHASSAIGNON (suite de la page 5)

après avoir franchi 4 m. 15 et amélioré la meilleure performance britannique (le record ne peut, paraît-il, être battu qu'en Grande-Bretagne), ou encore la chute de Roudniska, trébuchant à la cinquième haie du 110, accrochant la sixième et bouillant sur la cendrée noire, assommé.

Finissez! Finissez! cria-t-on de la tribune.

L'homme se releva, groggy. Boitillant, il franchit les quelques mètres qui le séparaient de la ligne. Héroïsme vain. Il ne pouvait être classé.

Les grands moments de la journée devaient être le 400 mètres et le 5.000.

Le 400 tint ce qu'il promettait. Une empoignade farouche entre Degats et Higgins d'une part, entre Martin du Gard et Lewis de l'autre. Degats, dents serrées par l'effort, l'emporta en 47" 7/10 à deux dixièmes de son record de France; Higgins, en 47" 9/10, battait d'un souffle Martin du Gard, 48", et Lewis, 48" 3/10. Moins d'une minute d'exaltation. C'est peu pour un match international.

Car le 1.500 et le 5.000 furent parfaitement insipides, malgré les temps. Cavalier seul des Britanniques. Dans le 5.000, Pirie s'en fut au troisième tour et, dodelinant de la tête, soufflant et grimaçant comme Zatopek soi-même, mais la foulée longue et pure laissa ses rivaux disputer une deuxième course dans laquelle Parker prit aisément le meilleur sur le combatif Abdelkrim, qui s'épuisa à vouloir passer et repasser le second britannique. Un instant, on vit sur la pelouse une fille s'élancer à la poursuite de Pirie, le remonter, le rejoindre presque, puis trébucher et s'abattre. Illusion d'optique : c'était Mlle Dudal qui sautait 5 m. 46 en longueur et donnait ainsi — hors match — la victoire à la France.

Le soleil déclinait déjà. On appela les concurrents du relais 4 x 100. Mac Donald Bailey ôta son survêtement marqué « Trinidad », fit de la main un signe amical à Porthault, son adversaire, se cala dans son starting-block et, flèche décochée par le coup de feu, prit cinq mètres d'avance. La cause était entendue : l'équipe olympique britannique battait l'équipe olympique française. 41" 1/10, meilleur temps britannique; les Français ne réalisant que 41" 5/10.

Les parents battirent le rappel des gosses steeple-chasseurs dans les tribunes. Le haut-parleur annonça qu'à l'issue de la première journée la Grande-Bretagne menait par 57 points à 34 et

fit savoir que Camus avait égaré son chronomètre. Là-dessus, un sonore « ran-plan-plan » gronda. C'étaient les gardes républicains qui paraient et non, comme il eût été logique, le garde champêtre de Colombes tambourinant un « Avis : récompense à qui rapportera l'objet perdu. »

Le lendemain, dimanche, il y avait un peu plus de monde. Trois mille personnes, peut-être. Cela rendait l'atmosphère plus chaleureuse. Un « ah! » satisfait accueillait l'annonce qu'El Mabrouk était au départ du 800. Lacroix menait. El Mabrouk passa, couvrit les 400 mètres en 58", lâcha Evans qui l'attaquait et gagna malgré un beau retour de celui-ci. Pendant 1' 51" 9/10, il en oublia son mal de dents. La rage le reprit dès l'arrivée et c'est la main sur la mâchoire qu'il escalada le podium.

Une fois de plus, Mac Donald Bailey jaillit dans un cent mètres, mais Bonino, tenace, l'accrocha, ne s'inclinant que sur la fin en égalant le record de France. Ce qui confirme qu'un adversaire de classe est nécessaire pour « faire un temps ». Imaginons un 10.000 avec Mimoun, Chataway, Pirie...

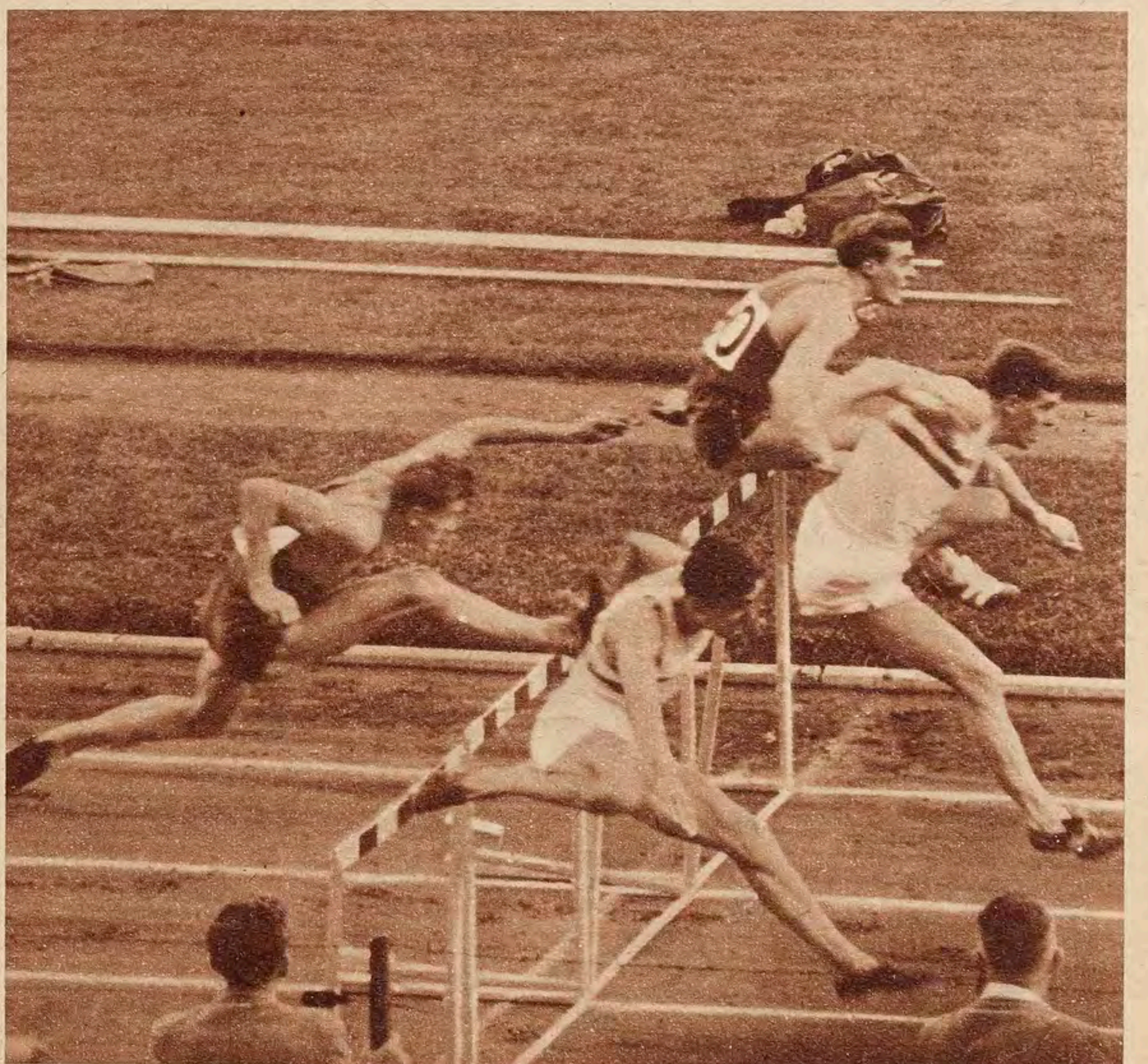
Justement, le voici, Mimoun, très applaudi comme il se doit. Dès le deuxième tour, il est en tête et, de son allure régulière, il prend du champ. Seul Norris résiste jusqu'aux cinq kilomètres, puis s'incline. Le second de Zatopek est passé aux 5.000 en 14' 53" 8, c'est-à-dire en 2" 8/10 seulement de plus que Pirie la veille. Ah! si Pirie et Chataway...

C'est ce spectacle qu'on aurait voulu voir. Bien que Mimoun batte au passage la meilleure performance sur les quatre milles anglais, et sprints dans le dernier tour sous les acclamations, il ne termine son 10.000 qu'en 30' 10" 4/10. C'est fort beau, mais on devient difficile. Qui sait si, poussé dans ses retranchements, il n'eût pas fait mieux? La preuve? Bénard, talonné par Wells gagne la hauteur avec 1 m. 93; Maissant, poussé par le géant Savidge, finaliste olympique du poids, lance le disque à 44 m. 95 et gagne; l'équipe de relais couvre son 4 x 400 en 3' 12" 4/10 et gagne.

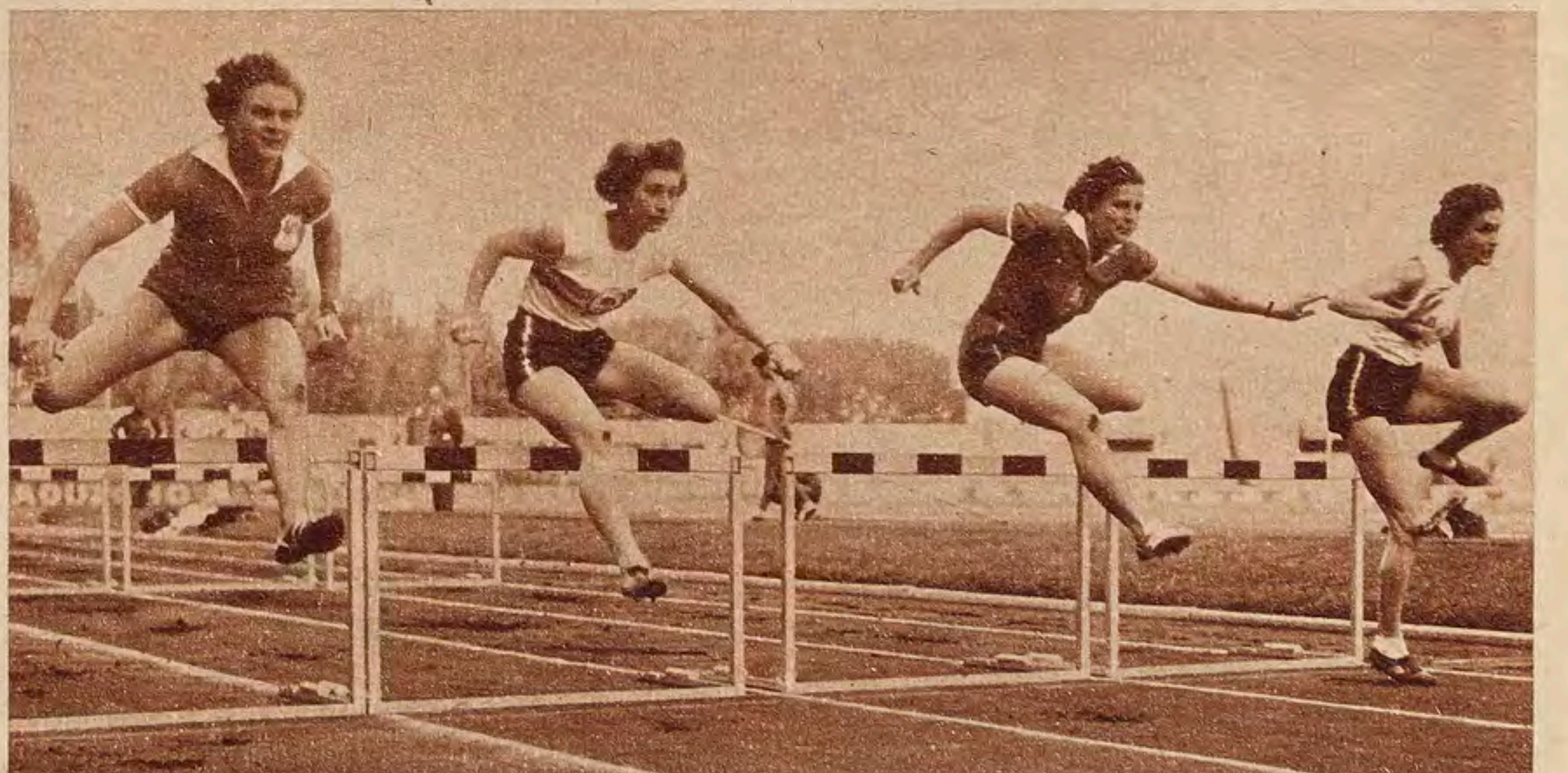
Le public était content malgré tout. La Grande-Bretagne a écrasé la France par 120 points à 85, mais la dernière course avait été belle et gagnée par les nôtres. Que demander de plus? C'était prévu et l'on s'en fut sans amertume. On avait trouvé un chrono sur la pelouse. L'histoire ne dit pas si c'est celui de Camus...



Pirie mène devant Abdelkrim, Parker et Schlegel dans le deuxième tour du 5.000 m. Il ne tardera pas à lâcher ses adversaires pour faire un véritable cavalier seul, gagnant en 14' 51".



Parker, qui gagnera en 14" 6, devant Hildreth, passe en tête la 5^e haie du 110. A la corde : Dohen, qui finira 3^e. Le Puciste Roudniska trébuchera sur la haie et tombera à la suivante.



Les féminines françaises se montrèrent brillantes dans leurs épreuves. La Britannique Desforges enleva le 80 m. haies. A la corde, elle devance Monginou, Seaborn, Flament (g. à dr.).

S GRANDE-BRETAGNE (13 VICTOIRES) 120



Sillon a effectué une de ses premières sorties après son grave accident.



L'arrivée du 100 mètres plat : Mac Donald Bailey gagne en 10" 4/10 devant Bonino (10" 5/10, rec. de France, détenu par Bally et Valmy, égalé).



Un passage du 10.000 mètres, remporté par Alain Mimoun (en tête), en 30' 10" 4, devant le Britannique Norris (en 2^e pos.). Au fond : Sando.



L'arrivée du 800 m., notre compatriote El Mabrouk franchit la ligne en vainqueur (1' 51" 9/10), précédant les Britanniques Evans (9) et White.



L'équipe de relais du 4 x 400 qui a battu sa rivale britannique en 3' 12" 4/10 : Martin du Gard, Bart, Degats et Goudeau (de gauche à droite).



M'Baye Malik bat son record de France du triple saut, avec 15 m. 02.



Un passage du 3.000 m. steeple, remporté par l'Anglais Disley (3^e de la compétition olympique. A la rivière, Disley mène devant Brascher (35), Lebrun (112) et André Paris (à g.).



A la surprise générale, le Fuciste Bénard a remporté, (1 m. 93) le saut en hauteur. Il rata de peu 1 m. 96.



Stade Dynamo, à Moscou. Une phase de la rencontre féminine U.R.S.S.-Bulgarie remportée par les Russes (trois sets à zéro). Une joueuse soviétique smashe.

DEVANT PLUS DE CENT MILLE DE LEURS COMPATRIOTES

Les Russes ont imposé leur puissance dans le Championnat mondial de volley-ball



Charles Dujardin

LES abstentions de la Yougoslavie et des Etats-Unis aux championnats du monde de volley-ball, disputés dans l'immense stade Dynamo de Moscou, n'auront nullement influencé le résultat final de la compétition. De toute manière, les joueurs soviétiques l'eussent emporté. Leurs qualités, qu'il nous avait été permis de découvrir aux championnats d'Europe de Paris, les mettaient à l'abri d'un échec.

En volley, sur un plan mondial, comme en basket, sur le plan européen, les Soviets demeureront inaccessibles tant que leurs adversaires

n'auront pas admis que la qualité physique (valeur athlétique mise au service d'un entraînement poussé) prime la technique.

Ne trouve-t-on pas, d'ailleurs, en tête du classement de Moscou, trois démocraties populaires dont les éléments ont adopté le style et la préparation soviétiques?

L'U.R.S.S. a dominé toutes ses rivaux. La Tchécoslovaquie est son digne second, tandis que la Hongrie occupe la troisième place. Quant à la France, elle accède à la poule finale grâce à une victoire — sans gloire — obtenue aux dépens de... l'Inde!

Les tricolores, dont Dujardin fut une fois de plus le meilleur — qui en aurait douté d'ailleurs?... — ne doivent donc qu'aux abstentions des Américains et des Yougoslaves de s'être trouvés en compagnie si relevée...

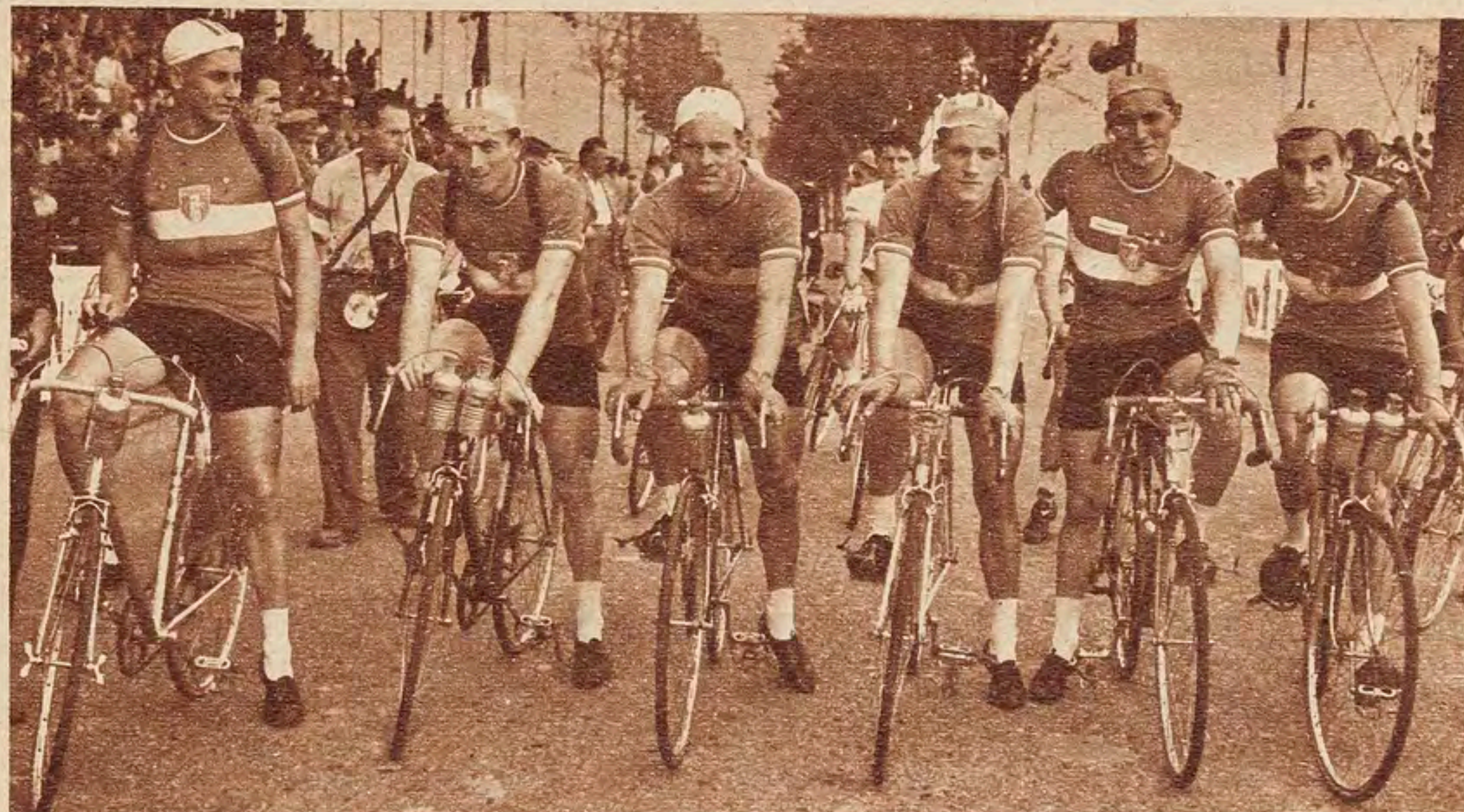


Bien qu'ayant battu la Finlande par 3 sets à 0, les volleyeurs polonais n'accèdent pas à la poule finale et se contentèrent de remporter le groupe de consolation.



Voici l'équipe de l'U.R.S.S., nouvelle championne du monde, telle qu'elle nous apparut au cours des championnats d'Europe, disputés au Palais des Sports en 51.

Un sprint tumultueux a mis le gagné par l'Italien Ciancola, ex-



L'équipe française amateurs s'est fort bien comportée. Voici, de g. à dr.: Anquetil, Thomas, Pierre Michel, Tonello, Bézamat et Leullier. Ci-dessous : Marcel Thomas conduit le peloton.



Un sprint échevelé oppose les amateurs à l'issue des 176 kms de la course. Les tribunes comblées suivent avec intérêt l'effort final des hommes qui se ruent vers la ligne d'arrivée.

point final au championnat du monde sur route des amateurs aequo sur la ligne avec le Hollandais Van de Brekel (hors course)

LUXEMBOURG. — Nos voisins et amis luxembourgeois connaissent les lois de l'hospitalité. Ils veillent à ce que les visiteurs emportent un souvenir agréable de leur séjour. Ils leur épargnent tous les soucis, les traitent de remarquable et « touristique » façon, les promènent dans une ravissante campagne. J'affirme qu'ils ont bien fait les choses et que je leur suis gré de leurs dons d'organisateurs.

Seulement voilà, il y avait un championnat du monde. Et je crois savoir qu'ils n'ont pas dû tellement y penser en proposant à l'U.C.I. un parcours, certes reposant et frais, mais absolument dénué d'intérêt sportif.

Je viens d'assister à un championnat du monde et je n'en conserve qu'un souvenir : celui d'avoir pris un bon bol d'air dans les champs qui s'étendaient à perte de vue. Dieu ! que la nature était belle sous le soleil ! Et ces bouquets d'arbres ! Et cette ligne d'épaisses forêts de sapins qu'on apercevait là-bas ! Ce fut un bon après-midi de détente morale, mais un ennuyeux championnat...

S'il en était encore besoin — mais que n'a-t-on pas écrit et dit sur ce sujet ? — nous aurions demandé dès samedi la mise à mort de la course en circuit, tout au moins pour les épreuves officielles. Elle mérite plus que jamais le châtiment suprême.

Il ne s'agit pas d'entonner un couplet vengeur sous prétexte qu'une quarantaine de coureurs ont disputé le sprint final. Non ! on n'y pouvait rien, probablement. Le terrain ne s'y prêtait pas, et c'est le moins qu'on puisse dire pour les absoudre. Mais, qu'une commission technique formée de dirigeants de plusieurs nations n'ait pas songé qu'il y avait de fortes chances d'aboutir à cette monumentale explication pour décider de l'attribution d'un morceau d'étoffe blanche ceinturée d'arc-en-ciel dépasse l'imagination.

Une heure avant le départ, j'avais bouclé le circuit pour me rendre compte de la tâche qui attendait les candidats au maillot des amateurs, et mon opinion était faite : pas de côte digne de ce nom (belle Lapize, où es-tu ?), rien qui puisse offrir le spectacle d'un peloton qui se brise sous l'effort brutal, j'appelle cela un parcours plat.

Et cette côte de 800 mètres (paraît-il), dont on faisait un épouvantail, où se nichait-elle ? J'avoue que je ne l'ai point trouvée.

Je le répète, ce circuit était ravissant, mais j'aurais souhaité qu'il fût un peu moins et que quelques portions de vrai parcours routier vinssent alourdir les jambes des concurrents. Ah ! pour voir du décor, il y avait du décor : routes sinueuses et ombragées, virages pleins de traîtrise (voyez le nombre de chutes) au détour d'un pré où paissaient tranquillement quelques ruminants, traversées de villages aux maisons ondulantes, tout y était ! Sauf la course. Il y avait erreur

De l'un de nos envoyés spéciaux :
André POIRIER

ou tromperie sur la marchandise annoncée.

Il était impossible de vibrer à la vision d'un peloton qui passait régulièrement toutes les vingt-cinq minutes, compact, moins les éclipsés et les Japonais.

De quoi aurait-on eu l'air si l'on s'était enthousiasmé ? Il n'y avait pas d'émotions et c'est bien cette absence d'émotions qu'on peut reprocher à l'épreuve. Nous étions venus, puisque c'est notre métier, pour voir couronner le meilleur routier amateur du monde, et voilà qu'ils étaient une quarantaine à s'arracher dans les derniers mètres la dépouille internationale !

Et heureusement qu'il y eut ce sprint tumultueux, sinon je me demande bien ce qui se serait passé.

Dans la tribune de presse, nous étions mollement bercés par la musique des haut-parleurs et par les annonces publicitaires qui nous assuraient que le chronométrage s'opérait avec la célèbre montre « X » ou que la motocyclette « Y » était la meilleure du monde...

Moi, ce que je voudrais savoir, c'est si l'italien Luciano Ciancola, un petit noiraud aux yeux de braise et aux cheveux broussailleux, est bien, depuis samedi soir, le meilleur routier amateur du monde. Je l'ignore encore à cette heure, et le jeune Hollandais Van de Brekel, celui que les juges n'avaient pas classé tout d'abord, peut, plus que n'importe qui, le contester.

Vanité du jugement humain ! On prétend que le Transalpin a battu l'enfant

du pays des tulipes de 10 centimètres. Bigre ! Je n'aurais pas voulu supporter le poids de cette responsabilité et l'ami Henri Boudart certainement pas davantage.

Il y eut évidemment, pour apporter des preuves à l'appui, l'argument sempiternel du : « Sur la ligne, il était battu, après il aurait gagné », mais cela ne me satisfait pas.

On ne savait plus très bien, et le chahut était à son comble. Les supporters hollandais avaient déjà juché Van de Brekel sur leurs épaules en signe de victoire, mais les Italiens, plus prompts, avaient transporté « leur » vainqueur dans la tribune officielle pour y recevoir sans plus tarder le précieux emblème, et ils criaient plus que tout le monde pour mieux montrer qu'il ne pouvait y avoir le moindre doute.

Ciancola ne disait rien. Quand on est heureux, c'est souvent ainsi.

Toute cette foule qui s'exprimait dans la langue vivace de Dante, sa langue, lui hurlait qu'il avait remporté la victoire, et le reste n'avait aucune importance.

Tout d'ailleurs s'arrangea très bien. Les commissaires mirent hors course le Hollandais, coupable d'avoir changé de vélo à un endroit non permis.

Cela soulagea tout le monde, car le veto officiel — après examen au cinéma, dans la soirée — donna les deux adversaires ex æquo à cinquante centimètres de la ligne !

Nous l'avions, en fin de compte, échappé belle...

LE CLASSEMENT

1. Luciano CIANCOLA (It.), les 175 km. en 4 h. 22' 11" 4/5; 2. Noyelle (Belg.); 3. Ludwig (Lux.); 4. Gelissen (Holl.); 5. Kooyman (Holl.); 6. Pierre Michel (Fr.); 7. Aanrad (Holl.); 8. ex æquo : Van Genchten (Belg.), Anquetil (Fr.), Thomas (Fr.), Andresen (Dan.) et Joergensen (Dan.); Woorting (Holl.), Bruni (It.), Bein (Lux.), Gaul (Lux.), Grondelaers (Belg.), Janssens (Belg.), King (G.-B.), Reitz (All.) et Eward (Irl.), tous m.t. que Ciancola; 23. Fontini (It.), 4 h. 22' 27"; 24. Lauscha (Autr.), 4 h. 22' 45"; 25. Doredski (Youg.), m.t.; 26. Jacquet (Suisse), m.t., etc.



Le sprint s'est achevé. Le Hollandais Van de Brekel sourit. Il croit être champion du monde...



Porté en triomphe, le jeune Néerlandais goûte la joie fugace de cette trompeuse victoire.

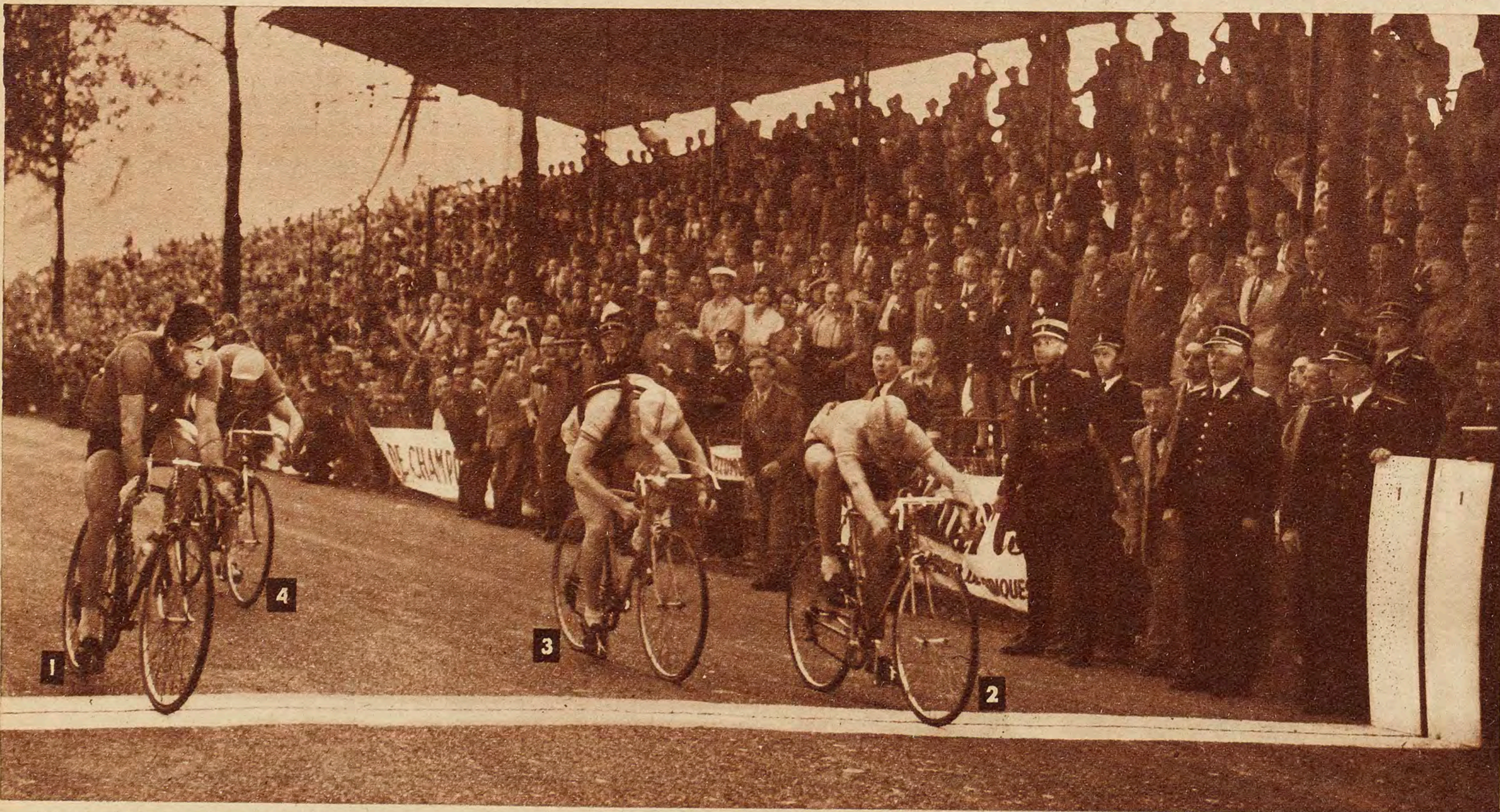
Deux vainqueurs, mais un seul maillot arc-en-ciel...



Pendant ce temps, M. Proietti, commissaire technique italien des amateurs, félicite Ciancola.



C'est au tour de M. Rodoni, président de l'U.V.I., de serrer la main de l'arc-en-ciel Ciancola.



Le puissant Romain Ciancola (1) sera classé ex æquo avec le Hollandais Van de Brekel (2) qui jette sa machine sur la ligne, avec dans sa roue le champion olympique André Noyelle (3). Dans l'ordre suivant : le Luxembourgeois Ludwig (4), le Hollandais Kooyman (5), et le premier Français, P. Michel. Finalement, Van de Brekel sera mis hors de course pour irrégularité.

LA LOTERIE DE LUXEMBOURG A D

De l'un de nos envoyés spéciaux : **Gaston BÉNAC**

LUXEMBOURG — Un bien curieux championnat du monde professionnels, qui laissa la foule, accourue sur la fin dans les tribunes, complètement anéantie. Alors qu'avec 39 hommes au sprint on attendait, ou Van Steenberghe, ou Kubler, ou Baldassari, ou Magni, surgissait au centre de la ligne un grand gaillard, aux cheveux châtains rejetés en arrière, portant un maillot blanc à épaulettes rouges et noires : l'Allemand Heinz Mueller! Il enlevait le titre de champion du monde devant le vétéran suisse Godfried Weillenmann et son compatriote Hoermann...

Magni, qui avait cassé sa selle à deux cents mètres de l'arrivée, protestait, comme protestaient tous ceux qui avaient été tirés par le maillot.

On peut écrire, au soir de ce championnat, gagné par un sprinter de la route, qui avait enlevé plusieurs étapes du Tour d'Allemagne de la même façon : une mesure pour rien.

Ce championnat ne nous a rien appris que nous ne sachions déjà. Sur un parcours ridicule comme l'était celui du Luxembourg, il n'était plus question de vrai sport routier, mais d'une simple loterie. Qui peut prétendre aujourd'hui que Heinz Mueller est supérieur à Kubler, à Magni, à Bobet, à Van Steenberghe, à Bartali, pour ne citer que quelques-unes des vedettes de ce championnat?

Et si Coppi et Kubler s'étaient trouvés là le résultat n'eût pas changé; car, eux aussi, se seraient trouvés enchaînés par le marquage qui paralysa les vedettes.

Les échappées du début ou de mi-course, notamment celle de ces deux téméraires attaquants qui sont les deux petits gabarits et super-nerveux Diederich et Varnajo, malgré l'avance de quatre minutes qu'ils eurent un moment, étaient fatalement vouées à l'insuccès. Il restait trop de puissance et trop de volonté à l'arrière. Sur ce parcours trop facile, la lutte d'usure n'avait pas commencé...

Il y eut même une courte échappée spectaculaire et sentimentale du vétéran Gino Bartali, qui accrochait les foules, lesquelles respectent toujours la crânerie des attaquants, surtout lorsque le démarreur est célèbre et le plus ancien.

Les tentatives de fuite « au centimètre », pourrais-je dire, se succédaient sans arrêt. Mais l'équilibre des forces n'était pas encore rompu, pas même entamé. Dans leurs contre-attaques, Bobet, Kubler, Van Steenberghe, Magni, Robic, Bevilacqua avaient montré, en

quelques coups de pédale, que leurs réserves étaient intactes, et Baldassari produisait une grande impression de facilité. Tous, ou presque, sauf Schotte, avaient essayé de se sauver, mais en pure perte.

Allions-nous assister à une arrivée serrée au sprint, comme la veille? M. Dupin envisageait déjà cette éventualité avec crainte.

La dernière échappée allait-elle être la bonne alors qu'il restait, au dernier tour, 39 hommes encore en course? Ce qui souligne bien la faillite d'une formule périmée, mais hélas! rentable.

Au 250^e kilomètre, il n'y avait qu'un seul coureur lâché régulièrement, le petit Diederich, victime des efforts produits dans sa longue randonnée avec Varnajo.

Je veux bien admettre que tous les partants, sélectionnés par leurs pays, se trouvaient en bonne condition, mais cette explication n'est pas suffisante pour permettre de défendre, et ce circuit, et cette formule.

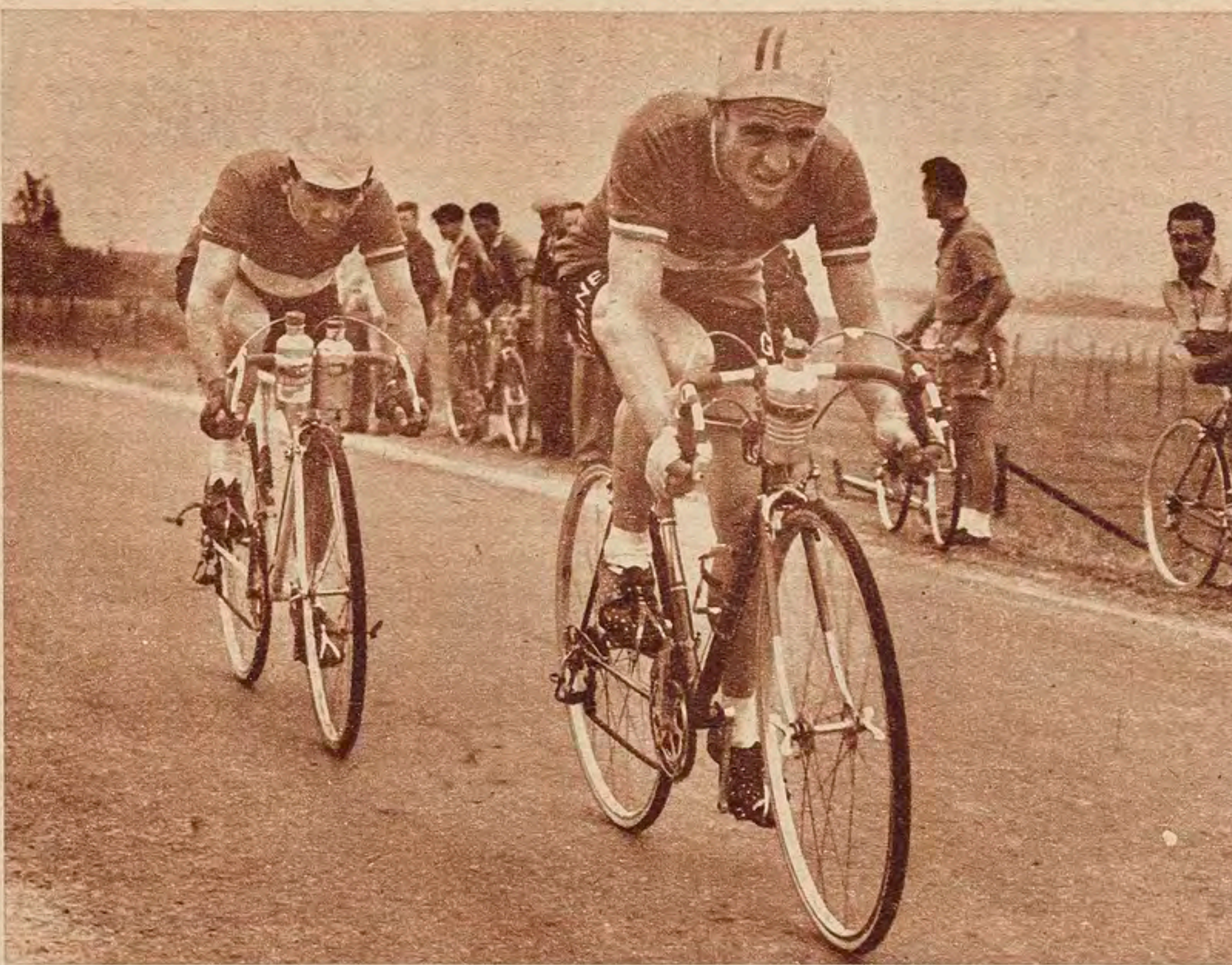
La véritable course sur route comporte des aléas, des difficultés qu'on ne pouvait trouver ici.

Un marquage, je l'ai dit plus haut, un marquage très étroit servit hier dans toute sa beauté. Chacun jouait à son tour le rôle d'enchaîné, trainant un lourd boulet. Aussi le résultat, vous le connaissez : plus de trente hommes au sprint, avec ce que cela comporte de tassages, de tirage de maillots, et d'entourloupettes...

Si vous le voulez bien, tournons la page sur ce lamentable championnat, en espérant toutefois que Heinz Mueller fera mieux que Middelkamp et Knecht, autres sprinters routiers qu'on ne vit plus sur route après qu'ils eurent revêtu le maillot arc-en-ciel...

Le classement

1. Heinz MUELLER (All.), les 280 km. en 7 h. 5' 51";
2. Godfried Weillenmann, à 1/2 roue;
3. Ludwig Hoermann, à 1 roue;
4. Fiorenzo Magni;
5. Robert Varnajo;
6. H. Faanhof;
7. Jean Baldassari;
8. Louis Bobet;
9. Rik Van Steenberghe;
10. ex aequo : Antoine Bevilacqua, Ferdi Kubler, Wim Van Est, Raoul Rémy, Loretto Petrucci, Giuseppe Minardi, Kurt Schneider, Adolphe Deledda, Robert Bintz, Emilio Croci-Torti, Joseph Schils, Roger Decorte, Jean Brun, Constant Ockers, Hans Noetzi, Werner Holtoeffler, Jean Robic, Dekkers, Voorting, Gino Bartali, Wagtmans;
31. Petry;
32. Jean Kirchen;
33. Goedert;
34. Willy Kemp;
35. Albéric Schotte;
36. Carlo Lafranchi;
37. Jean Nolten, etc.



L'énergique Robert Varnajo a été l'un des concurrents les plus en vue du championnat. Au second tour, il tenta sa chance, en compagnie de Diederich. Ils tinrent sept tours.



La seule petite côte du parcours, que Bobet gravit ici dressé sur ses pédales, n'était pas suffisante pour provoquer une décision nette. Tout le peloton l'absorbait au sprint.



Le parcours, très ombragé, était un monde. L'allure, toujours rapide.



Voici les six hommes qui avaient la charge de défendre les couleurs françaises au Luxembourg, et qui méritaient la sélection, compte tenu de leurs performances au cours de la saison. De g. à dr.: Baldassari, Varnajo, le champion de France Deledda, Rémy, Bobet, Robic.



Sur cette route très roulante, les virages abondaient et il est difficile de maintenir une allure constante. Ce document qui montre Baldassari, mains sur les poignées.

A DÉSIGNÉ L'ALLEMAND MUELLER !



très ombragé, était agréable, mais peu indiqué pour y faire disputer une épreuve de l'importance du championnat du
re, toujours rapide (rarement au-dessous de 40 à l'heure) n'amenait aucun lâchage. Baldassari mène suivi de Magni.



bondaient et il importait de maintenir son attention pour éviter les chutes. Très souvent le sol était en déclivité, témoin
sur les poignées de freins, virant en vitesse devant l'Allemand Hoermann. En quatrième position, à la corde : Bobet.



Cinq tours avant l'arrivée, cinq hommes sont échappés. Dekkers mène dans
la côte d'Abweiler devant Bartali, Diederich et Varnajo. Kirchen est caché



Adolphe Deledda a été très actif sur la fin. Il tenta de s'échapper avec
Albani (à dr.) et Robic (caché). A 1 km. de l'arrivée, il était encore en tête

Voir pages 14 et 15 la suite du reportage
photographique de Henri Letondal et Picoche

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. TOURZEAU, A LUIGNY (EURE-ET-LOIR) :
Je trouve votre départ du Tour de France à Brest très bien, mais je voudrais que l'an prochain vous fassiez votre possible pour faire passer la dernière étape Nantes-Paris par l'Eure-et-Loir, particulièrement par Châteaudun et Chartres, car, Paris-Tours excepté, nous n'avons pas souvent l'occasion de voir un tel spectacle.

REPOSE. — Cela ne dépend pas de nous, cher lecteur, mais des organisateurs du Tour de France. Il est, hélas, bien difficile de satisfaire l'immense public qui souhaiterait d'applaudir le Tour dans sa ville. L'itinéraire, ne l'oubliez pas, est essentiellement établi en fonction des nécessités sportives de l'épreuve et notamment du souci de permettre à un champion complet de manifester ses qualités sur un parcours judicieusement choisi.

MM. J.-L. DEMICHEL, à Lyon ; HENRI FERNANDO, à Alger ; Miles GEORGETTE CHARTIER, à Angoulême et D. S., à Flagny (Yonne), nous ont adressé des demandes de photos dédiées de champions et du courrier à transmettre à certains d'entre eux. La transmission du courrier a été aussitôt assurée. Mais nous ne pouvons que répéter à nos correspondants qu'étant donné les fréquents déplacements de leurs favoris, nous ne sommes malheureusement pas en mesure de les satisfaire en ce qui concerne les photos dédiées. Nous le regrettons et ne pouvons que les inciter à leur écrire. Nous nous ferons toujours un plaisir d'envoyer leurs lettres à leurs champions préférés.

DE M. JEAN STAMMLER, 13, RUE CORNEILLE A MEKNES :

Je remarque sur le côté gauche du maillot jaune du Tour de France une certaine inscription dont je ne comprends pas la signification. Pouvez-vous me renseigner ?

REPOSE. — Rien de plus facile. L'inscription que vous trouvez sur tous les maillots jaunes, ce sont les initiales H.D., c'est-à-dire « Henri Desgrange ». Dans la pieuse pensée de rappeler le souvenir du créateur du Tour de France, les organisateurs font broder sur les maillots jaunes les initiales du « Père du Tour » telles qu'il les traça lui-même au bas de sa correspondance, de ses notes de service ou de ses articles. Votre question relève plutôt de la rubrique « Que voulez-vous savoir ? », mais elle est d'un intérêt trop général pour ne pas figurer ici.

DE M. A. VILLAIN, ISIGNY-SUR-MER (CALVADOS) :

Une nouvelle saison de football commence. Vous avez fait un concours sur les Jeux Olympiques et sur le Tour de France. Pourquoi n'en feriez-vous pas un sur la Coupe de France et (ou) le championnat ?

REPOSE. — Un concours est très difficile à préparer et il suppose une mise au point nécessitant un travail préparatoire considérable. Nous étudierons votre suggestion, mais il est douteux que nous puissions y donner suite cette année.

DE M. MAURICE PESNEL « MILITAIRE FERVENT ADMIRATEUR DE PIERRE MICHEL » :

Dans un précédent numéro, vous avez commis une erreur dans une légende photographique. Il s'agit de l'équipe de poursuite du V.C.C.A., et vous citez Pierre Michel, troisième à partir de la gauche alors qu'il est le deuxième. Ma remarque n'est-elle pas justifiée ?

REPOSE. — Elle l'est pleinement, et nous vous en remercions bien volontiers.

DE Mlle SUZETTE BRIGATO, à AJACCIO (CORSE) :

Je lis votre revue depuis quelques semaines seulement et je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt. J'ai été séduit par les belles photographies publiées. J'adore le football et, surtout, l'équipe de Nice.

DE M. SAUNIER, INGENIEUR T. P.E., A ZIAM - MANSOURIA (DEP. DE CONSTANTINE) :

Ne serait-il pas possible, pour les concours, de favoriser vos abonnés qui, dans les circonstances actuelles, sont plutôt défavorisés. Les délais impartis ne peuvent être respectés par celui qui, habitant le bled, est obligé d'attendre son journal plus longtemps que les autres. Ainsi, pour le Tour, la date limite était le 12 juillet mais les P.T.T. n'ont distribué votre revue qu'entre le 10 et le 14.

REPOSE. — Nous comprenons évidemment votre déception, et le service de vente de « But et Club-Le Miroir des Sports » va s'informer auprès des P.T.T. pour obtenir des éclaircissements à ce sujet. Mais nous ne pouvons avantager d'une façon quelconque nos abonnés, tout ou moins en ce qui concerne les concours

« ouverts à tous ». La plus grande partie de notre clientèle est formée de lecteurs qui n'ont peut-être pas les moyens de contracter un abonnement à long terme mais qui n'en sont pas moins fidèles et nous devons les placer sur le même plan que les autres. Vous comprendrez facilement ce souci d'égalité.

DE M. DOMINIQUE BELTRAMELI, S.P. 79261 — B.P.M. 526 :

Votre journal se perfectionne de semaine en semaine, mais ne pourriez-vous pas publier, à chaque numéro, une page entière consacrée aux résultats du cyclisme ? Je pense également que de nombreux lecteurs seraient heureux de trouver dans votre journal le palmarès complet de quelques grands champions comme Gino Bartali et René Vietto.

REPOSE. — Nous sommes un magazine et non un quotidien. En l'espace nous ne pouvons varier considérablement notre formule, que nous cherchons à améliorer du point de vue textes, tout en consacrant une large place aux documents photographiques. D'ailleurs, ce qui peut être valable en période creuse (et y en a-t-il en sport ?) ne l'est pas en pleine saison. Nous sommes trop tenus par l'actualité.

DE M. J.-P. RUDIN, DE NICE :

Les Jeux sont finis et l'on a déjà beaucoup écrit sur les athlètes qui s'y illustrèrent, cependant il y a un nom qui n'a pratiquement jamais été cité et qui, à mon avis, est le symbole de la renaissance européenne : il s'agit du jeune Haas, inconnu il y a deux ans, courant son premier 400 l'an dernier en 49" 3/10, et qui, à Helsinki, en demi-finale, a couru en 46" 4/10. Ne pensez-vous pas que, tout bien pesé, il ne faut pas chercher ailleurs l'homme de ces Jeux ?

REPOSE. — Nous ne contestons pas la grande valeur de Haas, mais vous semblez oublier, en fait de grand homme, qu'il y a un certain Emil Zatopek, de nationalité tchèque, qui a gagné le 5.000, le 10.000 et le Marathon...

DE M. GERARD CHAMBREDON, A BESSEGES :

Permettez-moi de vous féliciter pour votre numéro du 29 juillet sur les Olympiades. Ne pourrait-on pas, de temps à autre, lire un article établissant le point sur un sport dans le monde ? Je crois que tous vos lecteurs seraient intéressés par les performances réalisées dans un pays étranger.

REPOSE. — L'idée est à retenir et nous nous en servirons à l'occasion.

DE M. JOURDAN, A CHATEAU-NEUF-DE-RANDON (LOZERE) :

Je vous félicite de la parfaite tenue de votre journal et plus particulièrement pour les articles de Félix Léviton dont j'ai conservé celui publié lors du premier anniversaire de la mort de Marcel Cerdan et intitulé « Déjà un an... ». Une remarque, pourtant : Pourquoi, dans votre dernier numéro, avoir passé sous silence le Tour du Doubs et la victoire de Carrara à Saint-Méen-le-Grand ? J'espère qu'un jour vous ferez paraître les mémoires de Guy Lapébie et de Villemain.

REPOSE. — Merci pour tout ce que vous pensez de notre hebdomadaire. Pour vos remarques : il ne faut pas oublier que nous sommes une revue nationale et que, par conséquent, nous traitons davantage des grands événements sportifs. Si la plupart des as internationaux avaient participé au Tour du Doubs, il est probable que nous nous y serions intéressés de plus près. Quant aux souvenirs de Villemain, notre rédacteur en chef Félix Léviton a déjà pris contact, à ce sujet, avec Jean Bretonnel. Nous nous sommes assurés une option sur leur parution future.

D'UNE JEUNE SPORTIVE VERNONNAISE :

Depuis un an, déjà, je voulais vous écrire pour vous adresser un gros bravo. Votre revue est vraiment passionnante, tant par ses textes que par ses photos. Bravo également pour votre numéro spécial 1952 qui était une petite merveille. Depuis deux ans, je lis « But et Club-Le Miroir des Sports » et je suis avec plaisir ses nettes transformations qui sont à son avantage.

REPOSE. — Merci de votre appréciation qui ne peut que nous encourager à mieux faire encore. Votre courrier a été transmis.

D'UN SPORTIF ROUENNAIS AVIDE DE BONS REPORTAGES :

Votre numéro spécial Tour de France est digne de votre réputation, il est parfait. Par contre, j'ai été un peu déçu pour les Jeux Olympiques. Si vous aviez fait paraître un numéro spécial sur Helsinki, il aurait été sûrement sensationnel.

REPOSE. — Il convient de vous éclairer sur nos numéros spéciaux.

Ceux-ci entraînent des frais considérables et si nous sommes certains, avec le Tour de France qui est une épreuve attirant l'attention de plusieurs millions de spectateurs, pour ne pas dire du pays entier, de les amortir, il est très difficile, pour les autres manifestations, d'agir à coup sûr. En ce qui concerne les Jeux d'Helsinki, il y a une raison : un pool d'agences photographiques fonctionnait, à l'exclusion de tout reporter particulier, et le peu de documents intéressants mis à notre disposition ne nous a pas permis d'en tirer plus que ce que nous avons fait. Vous comprenez que, pour mettre un numéro spécial en chantier, les reportages originaux sont indispensables. Or, ce n'était pas le cas, et nous n'y sommes pour rien.

DE M. R. D., 9, RUE DES INNOCENTS, PARIS-1^{er} :

Comme vous avez édité un numéro spécial Tour de France, ne vous serait-il pas possible d'éditer un numéro spécial « Football » ?

REPOSE. — Nous allons étudier votre suggestion.

DE M. ROGER CROGUENNEC, A NANTES :

J'ai pu apprécier le remarquable effort que vous avez fait cette année pour soigner tant la qualité des images que des articles et de leur présentation. Vos magnifiques reportages sur les classiques et le Tour de France m'autorisaient à espérer beaucoup des numéros que vous alliez publier sur les Jeux Olympiques.

J'ai été fortement déçu et je ne peux comprendre que vous ne fassiez un plus grand effort en faveur de l'athlétisme. Vous avez consacré à cette semaine inoubliable en tout et pour tout dix pages. Le numéro que vous intitulez fièrement « Le Miroir des Jeux » ne nous donnera, lorsque nous voudrions revivre cette manifestation unique, qu'un pâle reflet de ce qu'elle fut. Il ne nous permettra même pas de nous faire la moindre idée du déroulement du 10.000 où le duel entre Mimoun et Zatopek méritait mieux que la seule photo floue que vous lui consacrez ; du 3.000 steeple qui fut parfois émouvant, des relais qui arrachèrent des cris d'admiration au stade entier. Quant au marathon, vous l'ignorez complètement. Et pensez-vous que la façon dont nos représentants furent éliminés en série ne nous intéressait pas ? A part celle du 100 m., vous les ignorez complètement.

Vous préférez nous ennuyer avec les récits d'après Tour de Robic et de Coppi dont la rivalité sportive avec Bartali nous laisse indifférents, seul leur comportement sur la route nous intéresse.

Je continuerais cependant à vous rester fidèle et je suis sûr que votre journal continuera comme par le passé à me donner satisfaction. Malgré mes remarques, soyez assurés que vous ne compterez pas de lecteur plus fidèle.

REPOSE. — Le titre de champion olympique nous a échappé, cher lecteur, et croyez bien que nous en sommes navrés. Vous savez tout d'abord que nous avons eu, dans la seconde semaine (car les J.O. ont duré quinze jours et non huit), un incident matériel qui nous a contraints à ne paraître que sur seize pages, ce qui nous a considérablement gênés. Supprimer cette semaine-là les récits du Tour de France déjà composés nous eût obligés à paraître avec un certain retard en nous forçant à bouleverser le numéro. Voilà pourquoi — et nous l'avons déjà loyalement reconnu — nous n'avons pu donner à nos amis « les J.O. » que nous souhaitions. Ajoutons que le pool des photographes a fort mal fonctionné et que notre propre reporter a eu de grosses difficultés pour pouvoir travailler. Un mot sur le 10.000 et le marathon qui ont été courus le dimanche de l'ouverture et de la clôture des Jeux, c'est-à-dire trop tard pour que nous puissions avoir des documents intéressants. Il aurait fallu y revenir huit jours après, et nous sommes tributaires de l'actualité la plus immédiate. Merci de la confiance que vous nous conservez. Nous ferons en sorte qu'elle soit justifiée. Quant au différend Coppi-Bartali, permettez-nous de vous dire que l'énorme correspondance que nous avons reçue à ce propos montre que la question intéresse tout de même un très grand nombre de lecteurs.

DE Y. ROUS, à ORLEANS (LOIRET) :

M'intéressant aux sports mécaniques, vous serait-il possible de publier un article, accompagné de photos, sur les grands as du volant et de la moto ?

REPOSE. — Notre collaborateur Georges Fraichard, comme il l'a fait dans notre numéro du 9 juin, pour Manzoni et Behra, vous présentera prochainement quelques champions.

(Suite page 19.)

EXCLUSIF LES CONFIDENCES

J'AI BEL ET BIEN

LORSQUE Andrea Carrea, tout pimpant dans son beau maillot jaune, vint prendre le départ à Lausanne, j'aurais pu jurer qu'il allait effectuer une grande étape. Débarrassé pour quelque temps de l'obligation de m'aider, il n'allait plus songer qu'à lui-même. Avec le moral que lui donnait son trophée, c'était suffisant pour faire de lui un homme capable de tous les exploits.

Je n'eus pas besoin de l'interroger pour savoir ce qu'il pensait. Il s'apprêtait à faire une escalade de l'Alpe-d'Huez digne d'un porteur du maillot jaune.

Pour moi, je tenais à aborder ce col inconnu sans avoir laissé partir à l'avant quelque échappée que ce fut. C'était mon premier vrai col du Tour 52 et je voulais à toute force y porter un grand coup. Non pour m'emparer déjà de la première place qu'occupait mon ami Andrea, mais pour influencer mes rivaux et me donner confiance.

QU'ATTENDAIENT DONC LES FRANÇAIS ?

Pendant des heures nous roulâmes tous dans l'attente de ce col qui ne nous disait rien de bon. Je savais que je devais grimper de façon satisfaisante, mais j'ignorais si j'allais pouvoir y battre Lucien Lazarides et Robic et je ne me faisais qu'à demi à ce que j'avais vu de ce dernier dans les Vosges.

Je n'ai pas très bien compris que nous, les grimpeurs, n'ayons pas été attaqués plus violemment que nous le fûmes avant Bourg-d'Oisans. L'occasion était pourtant belle de nous contraindre à travailler durement avant l'attaque de l'Alpe-d'Huez ! Personne ne vint me demander la permission de se sauver. On devait lire sur mon visage que je n'étais pas décidé à laisser qui que ce fut prendre de l'avance. De toute manière, mon désintéressement eût lésé Carrea que j'avais le devoir de protéger pour lui permettre de conserver ce maillot, si important pour lui puisqu'il allait lui permettre de décrocher quelques contrats d'après Tour.

Qu'attendaient donc les « tricolores », les Rénys, les Rolland, les Gauthier, les Quentin, pour nous attaquer ? Je comptais toujours voir l'un d'eux s'enfuir, puis les autres nous « marquer » afin de le préserver. Au lieu de cela, ils attendirent je ne sais quoi. Battus pour battus, ils auraient dû agir. Je ne peux que les remercier de m'avoir laissé en tête à tête avec Robic, sans que j'ai autrement souffert avant cette minute décisive. Je crois, en définitive, que cette montagne inconnue effrayait tout le monde.

Lorsqu'elle se présenta, à la sortie de Bourg-d'Oisans, il y avait huit heures que nous pédalions sans trop d'a-coups. Pourtant, ce jour-là, je puis dire que j'ai fourni une bonne part de travail. Cela ne me déplaît pas, d'ailleurs, car je savais que c'était de la besogne « payante ».

Je passe pour un coureur avare de ses efforts. On me l'a dit, je l'ai lu et... je n'en suis pas d'accord.

Fournir un effort violent ne me déplaît nullement. Mais à condition qu'il serve à quelque chose. J'ai horreur de gaspiller mes forces en vain comme le font tant d'autres coureurs d'une générosité que j'admire peut-être, mais que je condamne. La course, c'est un but à atteindre et il n'y a guère que cela qui compte. Les échappées spectaculaires, les feux d'artifices suivis de défaillances qui apitoient les suiveurs, rien de tout cela ne subsiste au palmarès d'une épreuve.

Avant de serrer à fond mes courroies de cale-pieds pour attaquer les premiers lacets du col, je me retournai. Le peloton tout entier était là, menaçant, serré. Pour gagner l'étape, j'allais devoir lâcher ces sept douzaines d'hommes, tous roués dans roue et s'apprêtant

ZANO
TOUJOURS FAVORI!

CINZANO
L'APÉRITIF
LE PLUS VENDU DANS
LE MONDE ENTIER

BATTU JEAN ROBIC A SESTRIÈRE !

à combattre. J'étais calme, mais nullement persuadé de vaincre. Je savais seulement qu'il n'y avait nulle raison pour que je fusse inférieur à ce que j'avais été dans les cols d'Italie, trois semaines plus tôt.

Il y avait longtemps que je ne m'étais trouvé avec Robic dans la montagne. Je le connaissais trop bien pour ne pas savoir qu'il ne pouvait avoir changé sa façon de faire. Son style n'a aucun rapport avec le mien. Je m'efforce de fournir un effort sans heurt. S'il m'arrive d'accélérer, c'est graduellement, au point que les suiveurs s'en rendent à peine compte. Je n'aime pas brutaliser un vélo et casser ma cadence. Robic, au contraire, est constamment en train de faire des « différences ». On dirait qu'il prend plaisir à se faire du mal. Il dépense ainsi deux fois plus d'énergie qu'il n'en faut. Mais, si ça l'amuse...

La route a commencé à monter d'un seul coup. La pédalée s'est faite plus lourde. Fidèle à une vieille habitude, je m'étais promis de ne pas porter l'estocade le premier, mais d'attendre les attaquants. Il y a à cela un triple avantage : ne pas briser mon rythme ; voir quel est l'adversaire du jour et ensuite lui porter un coup au moral en le sautant... si possible.

Ce fut Geminiani qui, avec son tempérament de bagarreux, parut le premier. Je le vis passer en flèche à mes côtés, tanguant sous l'effort, « remuant la carrosserie » avec sa coutumière énergie. J'accélérai, mais sans fournir vraiment mon effort.

J'attendais Robic. Il ne pouvait pas ne pas venir... Il vint ! J'étais servi. J'avais le point de mire désiré, et quel point de mire ! Je dois avouer que je fus un peu impressionné tant sa cadence était belle.

Je le regardais monter à quelques longueurs devant moi et je songeais au mal que j'allais devoir me donner pour le mater.

Un détail cependant me donnait confiance : la fougue avec laquelle il venait de se porter à l'avant.

Depuis longtemps, ma conviction est faite à ce propos : il n'est pas possible de changer subitement de train en côte sans le payer un peu plus tard. Le cœur se venge vite des efforts brutaux qu'on s'oblige à fournir, plus vite que les jambes.

Je laissai donc Robic attaquer sans répondre immédiatement. J'avais le temps. Geminiani qui avait mal calculé son effort n'avait pas tardé à rétrograder et je n'avais déjà plus que « Biquet » devant moi.

Un bref coup d'œil me permit de constater que, sans avoir démarré comme l'avait fait le Breton, mais simplement en accélérant, je n'avais déjà plus personne dans ma roue. Je n'insistai pas pour voir plus précisément quels étaient les plus dangereux de mes poursuivants. Ce qui m'intéressait, c'était la petite silhouette tressautant que je voyais fuir devant moi.

JE N'ENTENDIS PLUS LA RESPIRATION DE ROBIC

Je n'étais pas tellement sûr de jouer au chat et à la souris avec ce Robic-là. Il eût pu se faire qu'il eût été dans un jour faste et moi moins brillant que je l'espérais. Mais je me sentais léger... léger... J'aurais pu, et je le dis parce que c'est la vérité, lâcher mon rival français plus tôt que je ne le fis. Mais c'aurait été au prix d'un effort plus poussé que celui que je fournis lorsque vers la mi-col (je regardais les bornes kilométriques) je décidai de m'en aller... ou à tout le moins d'essayer.

Ce fut relativement facile. Robic payait son démarrage du début, tandis que j'étais revenu à une allure que je savais pouvoir maintenir jusqu'au bout.

« Biquet » fut très courageux. Je l'ai tâté à trois reprises avant de le contraindre à décoller. Je sus qu'il n'était plus là en n'entendant plus sa respiration ni le crissement de ses pneus sur le sol, derrière moi.

J'ai préféré ne pas me retourner. C'est un exercice de volonté que je pratique souvent en montagne lorsque je me trouve en tête. J'estime que cela ne sert de rien. Si l'adversaire me suit, de le savoir encore près de moi ne peut que nuire à mon moral. S'il a lâché, mais n'accuse qu'un faible retard, je pourrais être tenté d'accélérer encore l'allure et je n'y tiens pas. Je me hasarde seulement à jeter un regard lorsque les lacets de la route me permettent de voir en dessous de moi.

Les cinq ou six kilomètres qui restaient à gravir pour atteindre la banderole ne me parurent pas interminables. Je me suis permis de « couper » légèrement, sachant que je n'étais pas menacé. Si j'avais su, j'aurais « levé le pied » plus tôt encore. Mais pouvais-je deviner que Carrea avait effectué une ascension remarquable ? Sans le vouloir, je lui pris son maillot jaune d'un souffle, d'un rien, cinq secondes ! Que j'aie pris le temps de boire une gorgée de plus à mon bidon et mon cher Andrea aurait pu rouler le lendemain sur les routes italiennes en direction de Sestrière en portant encore ce trophée dont il était si fier et si embarrassé à la fois.

Cela m'aurait fait plaisir et m'aurait d'ailleurs bien arrangé. Prendre le maillot avant la grande étape des Alpes était un luxe dont je me serais bien passé. En somme, je trouvais que la mariée était trop belle.

L'HORIZON S'ECLAIRE

Pendant la journée de repos à l'Alpe-d'Huez, ma chambre ne désemplait pas. C'était à qui viendrait me féliciter et j'avoue que, toutes réflexions faites, je fus assez satisfait d'entrevoir la possibilité de gagner ce Tour après le « Giro », et ce d'autant plus que j'avais été assailli par le doute à Roubaix.

L'horizon s'éclaircit enfin. Il était évident — les chiffres le prouvaient — que Bartali ne pouvait plus, en toute bonne foi, jouer le rôle d'un éventuel leader au sein de l'équipe, sauf en cas de défaillance de ma part. J'avais trop bien monté, je me sentais trop à l'aise sur tous les terrains pour redouter le retour de la « catastrophe 51 ».

Non seulement Gino ne songeait pas à participer à des échappées dangereuses et se contentait de la défensive, mais il venait de montrer que ses qualités de grimpeur étaient amoindries.

Il n'en laissait rien paraître, mais nous devinions dans l'équipe qu'il était très déçu d'avoir dû concéder plus de cinq minutes sur les 15 kilomètres d'escalade de l'Alpe-d'Huez.

Gino ne grimpeait plus ou, en tout cas, grimpeait moins bien, c'était pour lui la certitude qu'il ne pouvait espérer enlever le Tour, même si, pour une raison quelconque, je connaissais des jours difficiles.

REGARDEZ ! FAUSTO EST MORT !

Malgré ma confiance en cette forme presque parfaite que je connaissais, j'étais assez préoccupé lorsque fut donné le départ de

la grande étape alpine. Devais-je attaquer sans plus attendre, dès le col de la Croix-de-Fer ?

— Fais ce que tu veux, m'avait dit Binda. Je crois que tu es assez fort pour aller seul jusqu'au bout.

Peut-être, mais rouler sans compagnie pendant plus de deux cents kilomètres...

Enfin, on verrait bien...

Je n'ai pas eu à démarrer pour me détacher dans la Croix-de-Fer. Un train soutenu a suffi, Robic n'étant pas là pour influencer sur ma marche par ses « différences ». J'ai pu en me retournant (une fois n'est pas coutume) voir qui sprintait derrière moi pour la seconde place au sommet. C'était Gelabert. Décidément, cet Espagnol grimpeait bien. Il fallait s'en méfier. Je décidai alors de régler mon allure sur la sienne en le laissant avec le même retard. Je fus surpris de ne pas voir Dotto à ses côtés. Était-il donc moins bon escaladeur qu'on me l'avait dit ?

C'est dans le Télégraphe que je vis le petit Le Guilly à l'œuvre.

Je l'ai vu de dos...

Il avait piqué un démarrage un peu fou, comme s'il n'était pas satisfait de notre compagnie. Je n'eus pas à le regarder deux fois pour comprendre qu'il allait s'effondrer. Il me prit trois cents mètres au prix d'un effort intense auquel je préférai ne pas répondre. Je savais si bien que je le retrouverais plus haut ! De fait, il s'est « couché » tout seul et, lorsque je l'ai passé à trois kilomètres du sommet, il n'a même pas essayé de prendre ma roue au passage. Pauvre gosse... il eût mieux fait de se tenir tranquille. Peut-être aurait-il pu rester avec moi jusqu'au sommet ou, en tout cas, bien près de la banderole qui marque le col du Galibier. Il ne put réagir davantage lorsque Ruiz, comme je l'apprenais plus tard, le « sauta » à un kilomètre du sommet. Un rythme en montagne est une chose sacrée avec laquelle il ne faut pas faire joujou. Et je n'ai pas très bien compris que son directeur technique l'ait encouragé à un pareil hara-kiri.

Si je devais désigner l'étape dans laquelle j'ai le plus souffert, je dirais sans hésitation : Alpe-d'Huez-Sestrière. Il faisait si chaud et la route montait tant ! Car, après le Galibier, il fallait encore escalader le Mont Genève ! Ce n'est pas un vrai col, mais il est très dur à cause des « grandes mécaniques » qu'on doit nécessairement y pousser.

Il faut croire que je n'avais pas l'œil très frais ou que je donnais l'impression d'un homme fatigué, car, tandis que je montais « à ma main », j'entendais les réflexions des spectateurs lorsque j'arrivais à leur hauteur :

— Oh ! Regardez Fausto ! Il est « mort » !

Je ne sais à quoi tenait cette sensation de la foule massée dans le Mont Genève. Si je ne m'étais senti aussi à l'aise, j'aurais pu m'inquiéter, mais j'avais de temps à autre l'ardoise et ses chiffres sous les yeux et je savais exactement où j'en étais. Mon avance augmentait constamment. Il était donc impossible que je fusse « moche ».

— Attendez de voir les autres, pensais-je. Si ceux-là sont plus frais, alors, c'est qu'ils manquent de courage !

La montée de Sestrière avec sa mauvaise route empierrée me parut interminable, sans me surprendre pour autant, car je la connaissais bien. J'y avais enlevé une étape du Giro 49 avec une forte avance. A Sestrière même, la foule italienne qui m'entourait à m'étouffer me fit perdre la notion du temps au point que, lorsque je vis surgir Bernardo Ruiz, je fus persuadé qu'il devait être quatrième ou cinquième et qu'entre temps d'autres avaient passé la ligne tandis que je me débattais avec les photographes et les radio-reporters.

LA GRANDE LEÇON DE LA MONTAGNE

Certains journaux français ont affirmé le lendemain que Robic, qui m'avait repris l'27' entre le Galibier et le Mont-Genève, mais qui avait eu la malchance d'avoir un pneu qui se dégonflait, était le vainqueur moral de l'étape. Je n'y vois, pour ma part, nul inconvénient. Mais j'estime qu'ils se trompent. A mon avis, ce n'est pas le handicap d'un pneu dégonflé qui a causé la défaite de « Biquet » — il lui suffisait d'en changer et il eût certainement perdu moins de temps à le faire — que les efforts désordonnés qu'il accomplissait en montagne. Je le répète, tout changement brutal de rythme dans un col se paie inexorablement et Robic ne peut pas faire exception à cette règle. Son magnifique tempérament de « battant » le pousse à commettre ce que je considère comme une erreur sur laquelle je n'insiste que pour éviter aux jeunes routiers qui nous succéderont d'y tomber. Car c'est, je crois, un des secrets du sport que de savoir répartir ses forces et d'utiliser judicieusement celles-ci pour parvenir à ce but suprême de la compétition : être le premier à franchir la ligne d'arrivée.

Une course est une œuvre d'art qui se construit comme toute œuvre d'art avec ce qu'il y a de technique et d'inspiration. L'inspiration, c'est de « sentir » le moment où il importe de jeter dans la bataille toutes ses forces vives pour vaincre, sans lésiner sur le prix. Mais la part de la technique, c'est de savoir tout préparer pour cette seconde fulgurante. C'est aussi de ne pas aller contre la nature, de ne pas gaspiller son potentiel musculaire et nerveux. Et c'est cela qui compte surtout.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite)

La semaine prochaine :

« BARTALI M'A DONNÉ UN SÉRIEUX COUP D'ÉPAULE AVANT AVIGNON »

L'abondance des matières nous contraint à renvoyer la suite des souvenirs de Jean Robic

Gino Bartali a la parole...

ON nous a reproché, à tort, de ne pas accorder la parole à Gino Bartali. Nous avons toujours désiré la lui confier, mais, puisqu'il faut mettre les choses au point, disons plus exactement que le Florentin, mystérieux et difficilement abordable, comme on le sait, ne se prête guère à ce genre d'exercice.

Nous nous promettons de faire état, à la première occasion, des pensées du grand champion italien. Bartali s'est confié à un reporter de notre confrère italien « Lo Sport Illustrato » et nous avons demandé au journaliste Ezio Ciccarella, correspondant de la « Gazzetta della Sport » et de « Lo Sport Illustrato » à Paris, de nous faire une traduction littérale de cette courte interview. La voici telle qu'elle a été écrite :

— Coppi... Coppi... Ne parlons pas de Coppi, voulez-vous ? C'est lui, justement, qui m'a fait perdre la deuxième place au classement général du Tour de France. Et n'est-ce pas lui qui, après m'avoir joué ce tour à moi, a fait perdre cette deuxième place à Magni ?

— Avez-vous lu ce que Coppi a écrit dans « But et Club-Le Miroir des Sports » ?

— Oui. Je dis que cet article est apocryphe. Fausto ne peut pas l'avoir écrit. Parce que, lorsque Binda m'a dit de « tirer », je l'ai fait pendant 50 km., sans dire un mot. Et, si vous voulez en savoir plus, je vous dirai que, à un certain moment, M. Coppi se détacha de ma roue tant j'ai « tiré » fort... Il s'en détacha, oui. Mais je ne veux pas en dire plus long, parce que la bombe éclaterait plus que l'atomique...

— De quelle bombe voulez-vous parler, Gino ?

— Du livre que j'écris. Quand je le mettrai sous presse, il fera éclater une révolution...

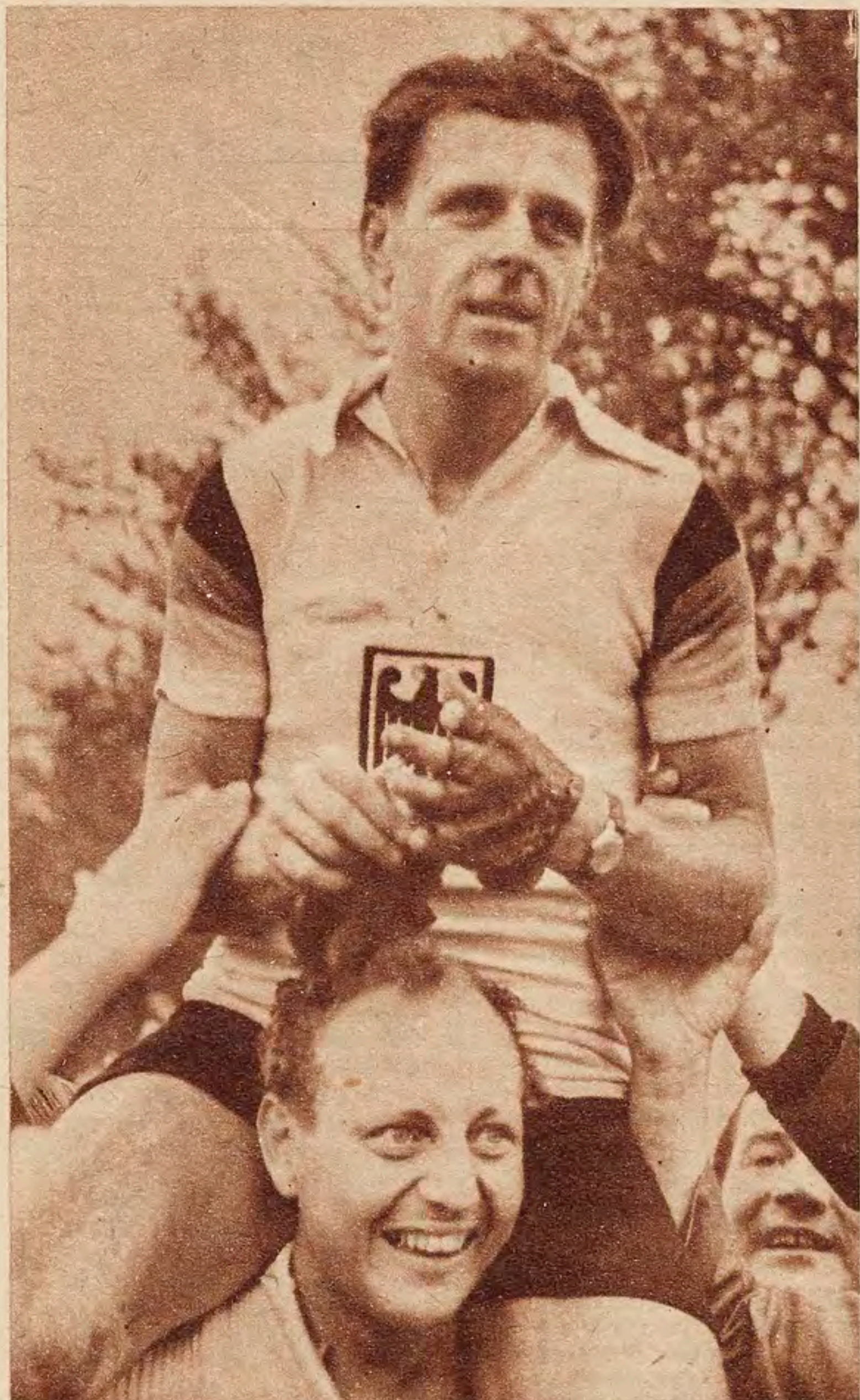
— Dites-nous quelque chose à ce sujet.

— Je ne veux pas me faire disqualifier. Je tiens encore à courir pendant cinq ans et c'est seulement alors que je livrerai mes secrets. Mais soyez certains que nos chances ne sont pas diminuées au Luxembourg par l'absence de Coppi...

Gino Bartali se trompe lourdement lorsqu'il prétend que l'article en cause est apocryphe. Il devrait savoir, cependant, que Fausto est assez grand garçon pour avoir une opinion, et assez franc (personne ne le contestera) pour ne pas la cacher.

UN CRI DANS LA FOULE : « LE 14... C'EST LE 14 »

De l'un de nos envoyés spéciaux :



A peine remis des émotions de son sprint échevelé, l'Allemand Mueller a été hissé sur les épaules de l'un de ses supporters.



Mueller, qui s'est rendu à la tribune officielle, vient de recevoir l'emblème « arc-en-ciel », qu'il passe par-dessus son maillot.

LUXEMBOURG. — C'était joué ! Le meilleur sprinter de l'imposant peloton allait, dans quelques instants, être sacré champion du monde. Cela ne faisait plus aucun doute depuis que le haut-parleur nous avait renseignés pour la dernière fois : « A 3 km. de l'arrivée, 39 coureurs sont ensemble ! » Comme pour les amateurs, la veille, on aboutissait donc à ce sprint monumental qu'on espérait éviter à tout prix. Deux cent quatre-vingt kilomètres de course pour rien ! Triste championnat du monde.

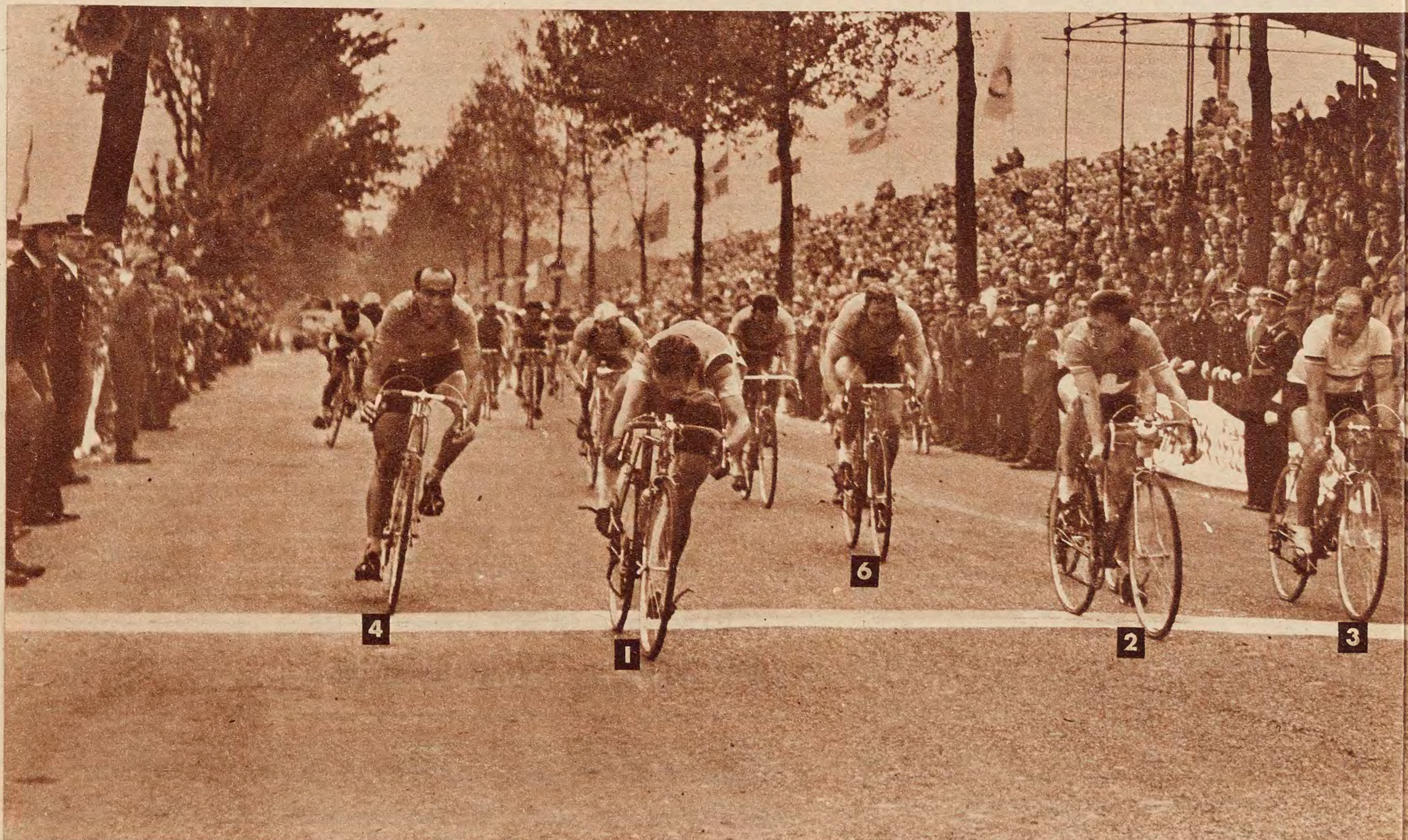
Déjà, les supporters belges se frottaient les mains en pensant à Van Steenberghe, les Suisses gloussaient de contentement en songeant à Kubler et les Italiens prononçaient avec enthousiasme les noms de Bartali et Magni. Seuls les Français ne disaient mot. Et pour cause, en ce genre de sport, Bobet, Baldassari, Deledda et Robic trouvent souvent plus fort qu'eux.

Le cou tendu vers le bout de la route qui luisait sous le soleil enfin revenu, nous cherchions à distinguer la couleur de quelques maillots pour nous faire une opinion quant à l'issue du dénoué final. Au loin, des jambes s'agitaient, des coudes se heurtaient, des épaules se touchaient dans la rage du suprême effort. Une quarantaine d'hommes lancés à fond tenaient toute la largeur du chemin. Ils étaient cinq ou six en première ligne et, au fur et à mesure de leur approche, on distinguait le maillot rouge du Suisse Gottfried Weilenmann, la calvitie du grand Magni, deux maillots blancs qu'il n'était pas possible d'identifier et une casaque bleue de France sous laquelle se tortillait la poitrine maigre de Varnajo.

QUI EST LE 14 ?

Dix mètres encore ! Weilenmann est sur le point de l'emporter. Il va succéder à son compatriote Kubler, mais voilà que, sur la gauche, un maillot blanc revient comme un boulet de canon et lui arrache, pour quelques centimètres, la victoire !

Le 14 ! C'est le 14 qui a gagné... Vite, on consulte le programme. La surprise est de taille : Heinz Mueller est le meilleur routier du monde. Mueller ?



Malgré quelques tentatives d'échappée dans les deux derniers tours du circuit, dont l'honneur de la dernière revint au champion de France Deledda, le peloton est resté compact, et la victoire s'est disputée en un sprint monumental. L'Allemand Mueller (1) l'emporte de peu sur G. Weilenmann (2), tandis que Magni (4) semble prendre l'avantage sur Hoerman (3).

QUI A GAGNÉ»

André POIRIER

D'où sort-il celui-là ? Tout droit du Tour d'Allemagne, qu'il a brillamment terminé le mardi d'avant, y remportant trois étapes. On sourit quand même un peu. Quoi, un inconnu du public passionné des choses du cyclisme a battu toutes les vedettes de la route ? Des athlètes qui, d'un bout à l'autre de la saison, raflent les plus magnifiques épreuves se sont laissés bêtement « souffler » le titre envié ? C'est à ne pas croire !

Les journalistes allemands, eux, exultent. Ils poussent des cris de joie et lèvent les bras au ciel en signe de triomphe.

Les coureurs sont descendus de vélo et l'on se précipite pour obtenir des explications de leur bouche. Ils sont peu loquaces :

— Le circuit, disent-ils en reprenant haleine... c'est la faute au circuit...

UN VÉRITABLE CONCERT DE LAMENTATIONS

C'est un concert de lamentations. Le même regret revient toujours : « Ce n'était pas assez dur... il était impossible de s'échapper sur un parcours pareil. Si seulement il y avait eu une côte sérieuse ! »

Ferdi Kubler, roi déchu, haussait les épaules quand on lui posait une question ; Van Steenberghe, poussant sa bicyclette d'une main, faisait des gestes vagues de l'autre ; Bobet s'excusait presque auprès de ceux qui l'entouraient :

— Dans le dernier tour, j'ai bien essayé, affirmait-il, mais le terrain ne s'y prêtait guère...

Le parcours, le terrain, le circuit... Eh ! oui, nous le savions depuis vingt-quatre heures et nous l'avions dit. Les dirigeants de l'U.C.I. le savaient même depuis plus longtemps que nous, mais ils s'étaient bien gardés d'en faire état. La seule chose qui pouvait sauver — il n'y a pas d'autre terme — l'épreuve mondiale était la distance de 280 kilomètres. Même la distance n'a pas servi à grand-chose. On se demande ce qu'il eut fallu pour que cela ne finisse pas par une arrivée en peloton...



CE PENALTY, AU PARC, A PROVOQUÉ DE VIFS INCIDENTS AVEC L'ARBITRE

Le seul incident de la journée du championnat a eu pour cadre le Parc. L'arbitre, M. Mourat, a sifflé le penalty contre les Bretons. Cisowski (ci-dessus) le shoote, et Pinat détourne. M. Mourat ordonne de recommencer, Pinat ayant bougé. Lemaître (3), Nuevo, Besse, Vaast, Cuffe, protesteront.



Première journée de football : Reims et Roubaix en vedette

LES honneurs de la première journée des championnats de France de football reviennent pour la première division à Reims — qui a battu Saint-Etienne par 6 buts à 2 — à Roubaix qui a forcé Nice, détenteur du titre, à partager les points et au Havre, qui a défait nettement Metz, et en seconde division à Besançon qui a tenu Toulouse en échec, à Grenoble qui est venu battre Angers chez lui, à Perpignan qui ne s'est incliné que par un but à zéro (penalty) devant la formation riche en étoiles de l'A.S. Monaco.

Les avants rémois ont, semble-t-il, pris l'habitude de marquer des buts et les défenseurs stéphanois n'ont pu leur résister jusqu'à la fin du match.

Il est juste de dire que l'équipe de Saint-Etienne, handicapée par les absences de Auguet et Ferry.

Les jeunes Roubaisiens de Da Rui ont donné satisfaction devant Nice, et il semble que la formation du C.O.R.T. ne souffrira pas des départs de Meuris et de Kretzchmar.

Le Havre est-il en progrès et Metz en régression ? Nous penchons, dans l'immédiat, pour la seconde hypothèse, la mutation de Cisowski ayant eu certainement des effets sur le fonctionnement du onze messin.

Marseille a agréablement surpris ses partisans en infligeant cinq buts à Montpellier qui ne put lui en rendre qu'un.

Il n'y a pas lieu d'insister sur la

victoire de Lille sur Nancy (encore que l'équipe lorraine ait été handicapée par suite d'une blessure de son portier Favre), sur le succès de Lens sur Nîmes et sur le match nul Sète-Sochaux (ces résultats étaient attendus, ainsi que le succès des Girondins sur le Stade, 2-1).

On espérait mieux de Toulouse qu'un match nul avec Besançon et de Monaco qu'une victoire à l'arraché sur le nouveau venu Perpignan. Valenciennes figure parmi les malchanceux de la journée, car son portier Wittowski se fractura le bras alors que son équipe menait à la marque par deux buts à un.

Lucien GAMBLIN.

PREMIERE DIVISION

Roubaix et Nice, 2-2; Lille b. Nancy, 3-1; Reims b. St-Etienne, 6-2; Le Havre b. Metz, 3-0; Lens b. Nîmes, 2-1; Sète et Sochaux, 0-0; Racing b. Rennes, 2-0; Marseille b. Montpellier, 5-1; Girondins b. Stade Français, 2-1.

LE CLASSEMENT

1. Le Havre, Racing, Marseille, Reims, Lille, Lens, Girondins, 2 pts; 8. Sète, Sochaux, Roubaix, Nice, 1 pt; 12. Nîmes, Nancy, Saint-Etienne, Montpellier, Rennes, Metz, Stade Français, 0 pt.

DEUXIEME DIVISION

Strasbourg b. Red Star, 3-1; Toulon b. Valenciennes, 3-2; Rouen b. Nantes, 2-1; Monaco b. Perpignan, 1-0; Grenoble b. Angers, 2-1; Besançon et Toulouse, 3-3; Alès b. C. A. Paris, 1-0; Béziers b. Lyon, 2-1; Cannes et Troyes, 0-0.

LE CLASSEMENT

1. Monaco, Alès, Strasbourg, Rouen, Grenoble, Béziers, Toulon, 2 pts; 8. Besançon, Toulouse, Cannes, Troyes, 1 pt; 12. Valenciennes, Lyon, Angers, Nantes, Red Star, C. A. Paris, Perpignan, 0 pt.



Varnajo est caché mais devance Faanhof (6). Entre le Hollandais et le vainqueur, on reconnaît Van Steenberghe.

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

MM. ADRIEN et ROGER, à Saigon. — Le montant des primes et des avantages accordés aux footballeurs professionnels par leur club ne sont pas toujours connus. Ils varient avec le classement des clubs, l'importance du match, et la valeur de l'adversaire rencontré.

M. Gérard AMELINEAU, 16, rue Léopold-Bellan, Paris. — 1) Nous répondons par ailleurs à vos premières questions. — 2) En septembre 1930, Coste et Bellonte ont traversé pour la première fois l'Atlantique d'est en ouest.

M. Maxime BRIVET, 10, rue de Villeparisis, Mitry-Mory (Seine-et-Marne). — Antonio Bevilacqua n'a pas gagné le Tour d'Italie.

Mlle BAUCHY, Saint-Etienne (Loire). — Louis Bobet et Jean Robic ont été les deux meilleurs routiers français de la saison.

M. A. BLANCHARD, 57, place Emile-Zola, Bressuire. — 1) Marcel Cerdan est devenu champion du monde des poids moyens le 21 septembre 1948 en battant Tony Zale en onze reprises. — 2) En finale de la Coupe de France de football 1948, Lille a battu Lens par 3 à 2.

M. Patrice BIENVENU, 72, av. de Paris, Quincy-sous-Senart (Seine-et-Oise). — 1) Adressez-vous aux cycles Stella, avenue de la Grande-Armée, Paris. — 2) Vous devez préciser votre question. De quelle course voulez-vous parler ?

M. Jean CAPDEVILLE, Toulouse (Hte-Garonne). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Joseph CASTELLET, Chambon-Fougerolle (Loire). — 1) Le championnat de France sur route a eu lieu le 3 août, à Reims. — 2) Jacques Marinelli est Français. Il a déjà d'ailleurs couru dans l'équipe tricolore du Tour. — 3) Fausto Coppi est né le 15 septembre 1919, à Castelfranco.

M. Alain DUBOIS, Pont-de-Veyle (Ain). — Voici le palmarès des Jeux Olympiques 1932 en boxe : mouche : Enekes; coq : Gwynne; plumes : Robledo; légers : Stevens; mi-moyens : E. Flynn; moyens : Barth; mi-lourds : Carstens; lourds : Lovell.

Mlle DUMAS, Grande-Rue, Aubenas (Ardèche). — Nous vous conseillons la lecture de « Regards neufs sur les Jeux Olympiques », de Dumazedier.

M. Yvon DALET, avenue de Castres, St-Paul-Cap-de-Joux. — 1) Thiam Papa Gallo n'a pas participé aux Jeux Olympiques, car il était blessé. — 2) Sillon pourra certainement reprendre la compétition.

M. Jean FALLOT, 18, avenue Clause, Brétigny-sur-Orge (Seine-et-Oise). — 1) Voici le classement final du championnat de France de football professionnel 1950-51 : 1. Nice, 41 pts; 2. Lille, 41 pts; 3. Le Havre, 40 pts; 4. Reims, 40 pts; 5. Nîmes, 40 pts; 6. Girondins, 37 pts; 7. Saint-Etienne, 37 pts; 8. Marseille, 36 pts; 9. Strasbourg, 34 pts; 10. Roubaix, 32 pts; 11. Nancy, 32 pts; 12. Sochaux, 32 pts; 13. Racing, 32 pts; 14. Rennes, 31 pts; 15. F. C. Sète, 30 pts; 16. R. C. Lens, 29 pts; 17. Toulouse, 27 pts; 18. Stade Français-Red Star, 21 pts. Sète et Lens avaient participé cette saison-là aux barrages mais ils s'étaient maintenus en première division. Toulouse et le Stade Français étaient descendus en deuxième division et avaient été remplacés par l'Olympique Lyonnais et le Football Club de Metz. — 2) Voici le palmarès du championnat de France de football pour les saisons 45, 46, 47, 48 et 49 : Zone Nord : Rouen; Zone Sud : Lyon; 1946 : Division nationale : Roubaix; 2^e division : Zone Nord : Nancy; Zone Sud : Montpellier; 1947 : Division nationale : Roubaix; 2^e division : Sochaux; 1948 : 1^{re} division : Marseille; 2^e division : Nice; 1949 : 1^{re} division : Reims; 2^e division : Lens.

M. Robert FAUCONNET, 8, avenue Carnot, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — 1) La France a conservé la Coupe Davis de 1927 à 1932. — 2) Marcel Hansenne est recordman de France du 800 mètres avec 1'48" 3/10.

M. J.-C. FAURE, Verfeuil-sur-Seyre (Tarn-et-Garonne). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Maurice FAVIER, Eply par Nomeny (Meurthe-et-Moselle). — 1) Di Lorto a gardé onze fois les buts de l'équipe de France. — 2) Voici un classement des gardiens de buts

français : 1. Vignal (Racing); 2. Ruminski (Lille); 3. Domingo (Nice); 4. Remetter (Metz); 5. Dakowski (Nîmes); Da Rui (Roubaix); Favre (Nancy); 8. Pons (Sète); 9. Germain (Monaco); 10. Dufuller (Lens).

Soldat FRANCINEAU, T.O.E. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Francesco GRANDE, rue Salvatore, Ragusa (Sicile). — 1) Tino Rossi, dont vous avez lu les impressions durant le Tour de France, est un chanteur de charme. — 2) A Lahti, devant la Pologne, le onze de France amateur avait la composition suivante : Deprez; Bochar, Colliot; Druart, Eloy, Barreau; Persillon, Leblond, Olivier, Bohée, Lefèvre. — 3) Raphaël Geminiani a couru le Tour de France sur un vélo anonyme.

M. GOUAZE, Saintes. — Nous avons transmis votre demande au service des abonnements.

M. Rémy GUYON, Béceleuf (Deux-Sèvres). — Nous avons transmis votre courrier.

Sous-officier G. E. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Pierre HERY, 18, rue Duguesclin, Brest (Finistère). — 1) L'arrivée de Paris-Roubaix 1949 fut marquée par des incidents. L'Union Cycliste Internationale décida finalement de classer 1^{er} ex aequo André Mahé et Serse Coppi. — 2) Petit-Breton s'appelait en réalité Lucien Mazan.

M. André JACQUES, Gerardmer (Vosges). — Coppi court sur cycles Bianchi; Bartali, sur cycles Bartali; Magni, sur cycles Ganna; Koblet, sur cycles La Perle; Ockers, sur cycles Peugeot; Van Steenberghe, sur cycles Mercier; Robic, sur cycles Colomb; Geminiani, sur cycles Bianchi; Marinelli, sur cycles Terrot; Bauvin, sur cycles Nancia; Van Est, sur cycles Garin; Gelabert, sur cycles Splendid; Ruiz, sur cycles La Perle; Diederich, sur cycles Garin; Goldschmidt, sur cycles Terrot; Fernandez, sur cycles Terrot; Zaaf, sur cycles Terrot; Zelasco, sur cycles La Perle.

M. Jacques JULLIEN, Les Plantiers, Cendras (Gard). — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

Mlle J. T., d'Issy-les-Moulineaux. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Farouk KCHOUK, 53, rue Sidi-Ben-Arous, Tunis (Tunisie). — Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux de vendre leur collection de « But et Club-Le Miroir des Sports ».

Matelot Christian LACOTTE, Bizerte. — Les vélos du Tour pèsent 8 kg. environ.

Vive Lasvel. — 1) Jean Le Guilly est actuellement militaire. — 2) Oui, nous croyons que Maurice Buffière, frère du capitaine de l'équipe de France, jouera cette saison dans la formation villeurbannaise. Il était titulaire déjà l'année dernière. — 3) Vous devez écrire à M. R. Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris.

Mlle Olga MARTY, 8, rue Philisbourg, Brunoy (Seine-et-Oise). — 1) Voici le palmarès du Tour de France depuis la Libération : 1947 : Robic; 1948 : Bartali; 1949 : Coppi; 1950 : Kubler; 1951 : Koblet; 1952 : Coppi. — 2) Voici le palmarès du Tour d'Italie depuis la Libération : 1946 : Bartali; 1947 : Coppi; 1948 : Magni; 1949 : Coppi; 1950 : Koblet; 1951 : Magni; 1952 : Coppi. — 3) Le championnat de France sur route 1952 a été enlevé par Adolphe Deledda. Le titre italien pour 1952 n'a pas encore été attribué. Fiorenzo Magni a été champion en 1951.

M. MAZIERES, Paris. — 1) Il ne nous est pas possible de vous conseiller dans le choix d'une marque de cycle. Vous devez acheter le vélo de votre goût. — 2) Dans une épreuve par étapes, Fausto Coppi est le meilleur grimpeur. Dotto est excellent dans les courses de côte.

M. Claude MAUBAREITG, Boeil-Bezing (Basses-Pyrénées). — Voici le palmarès du Tour d'Algérie : 1949 et 1950 : Hilaire Couvreur; 1951 : Rosseel; 1952 : Vitetta.

M. Gilbert NINANNE, Bruxelles. — 1) Nous retenons votre suggestion. — 2) Nous ne publions pas dans cette rubrique les palmarès individuels des champions.



VIGNAL ET LAMY
défenseurs intraitables

RACING-RENNES (2-0). Les deux équipes ont donné un spectacle de qualité aux 20.000 spectateurs du Parc pour la « première » officielle du football dans la capitale. Le Racing l'a emporté grâce à Cisowski et à la sûreté de Lamy et Vignal. Le demi centre du Racing réussit un dégagement acrobatique devant Maisenau.



Sur corner, la défense du Racing fait bonne garde devant sa cage. Nikolitch, qui saute pour effectuer un « heading », n'aura pas la balle, qui sortira, et Vignal, Mustapha, Samuel et Gabet (de g. à dr.) n'auront pas besoin de s'employer.



BESANÇON-TOULOUSE (3-3). Les attaquants se sont livré un duel acharné. Rouxel repousse la balle malgré la charge de Jacques (11). A dr. : Broccolichi (2) et Hoffman.



Le leader d'attaque de Besançon, Skiba, tente de reprendre le ballon dans un saut spectaculaire, mais le demi centre de Toulouse, Haddad, l'a détourné d'un coup de tête.

DUEL D'ATTAQUANTS DANS TOULOUSE-BESANÇON



Skiba encore en action. Il s'est détendu et a expédié la balle au-dessus des buts, en dépit de l'opposition de Rossi et Haddad. Au second plan : Cahuzac. A droite : Faivre.



Les Universitaires ont pris la route de Madagascar

L'équipe des Universitaires de France, accompagnée par M. Bételle (à g.), est partie pour Madagascar, où elle effectuera une tournée. De g. : dr. : Goepfert, Faucherre, Owen, Durand (T.O.E.C.); Flaque, Duchet (St. Toulousain); Bazire, Balquet, Thomas, Devaluez et Zuliani. Au premier rang : Crayssac, Deleris, Sanac, Thévenin, Duffaibourg, Fons, Carrère, Krotzoff, Haget, Lesbats, Hoche, Frémeaux, Galliard.



Le Champion de France B. Carrara s'est marié

Le champion de France de fond de ski, Benoît Carrara, a épousé ces jours derniers, à Hauteville, dans l'Ain, Mlle O. Vantomme. Voici les jeunes époux à leur sortie de l'église, passant sous la voûte (traditionnelle) des bâtons de ski.

Les faits saillants des matches de 1^{re} division

RACING-RENNES (2-0). Rennes, sous l'impulsion de Vaast, amorce de bons mouvements, mais doit s'avouer battu faute de bons shooteurs. Une action habile de Cisowski et un exploit personnel de Mahjoub permettent au Racing, handicapé par la blessure de Bruey, de triompher.

LILLE-NANCY (3-1). Lille mène le jeu à sa guise dès le coup d'envoi et marque deux buts par Lefebvre et Vincent. A la 36^e minute, Favre, blessé dans un choc avec Baratte, quitte le terrain. Linkenheld le remplace. Nancy ne se décourage pas, réduit l'écart par Deladerrière, mais est mis k. o. par un tir de Van Cappelen.

MARSEILLE-MONTPELLIER (5-1).

Marseille domine en première mi-temps, mais n'exploite pas son avantage. Montpellier ouvre le score à la 54^e minute par Dupraz. L'O.M. réagit alors vigoureusement et marque cinq fois malgré Amar, par Dard et Andersson (2 chacun) et Lafranchi.

LENS-NIMES (2-1). Les Nordistes ne furent pas nettement supérieurs à leurs rivaux, mais furent beaucoup plus réalistes. Van Lent et Ludo avaient donné (2-0) l'avantage à leur équipe avant la mi-temps. Carrier réduisit l'écart à la 67^e minute.

SETE-SOCHAUX (0-0). Sochaux, souvent menacé, se tira d'affaire grâce à une défense renforcée (6 hommes). Les attaquants sétois, dont on espérait mieux, se sont montrés maladroits.

ROUBAIX-NICE (2-2). Nice, manquant d'autorité, a joué avec prudence. Roubaix prit toujours l'avantage à la marque par Boury, puis par Lechantre, mais chaque fois Nice réagit vigoureusement et égalisa par Nuremberg puis par Césari.

REIMS-SAINT-ETIENNE (6-2). Handicapés par les absences simultanées de Ferry et de Huguet, les Stéphanois, menés 2-0 à la mi-temps (buts de Glowacki), eurent un beau sursaut après la pause et égalisèrent (Haond, Rijvers). Ils durent ensuite s'avouer battus devant un rival très supérieur dans toutes ses lignes et qui obtint quatre nouveaux buts par Appel (3) et Méano.

LE HAVRE-METZ (3-0). Les Havrais, en bonne condition physique, ont remporté un succès aussi net que mérité. Leur nouvelle recrue, le Brésilien Larra, est à créditer d'excellents débuts. Après avoir permis à Saunier d'ouvrir le score, il marqua lui-même les deux autres buts de son club.

GIRONDINS-ST. FRANÇAIS (2-1). Bordeaux a gagné ce match en première mi-temps grâce à sa puissance athlétique et à la tenue remarquable de deux hommes : Kargu et De Kubber. De Harder ouvrit le score. De Kubber accentua l'avantage de son équipe juste avant le repos. Le Stade eut souvent l'initiative en seconde mi-temps, mais n'obtint qu'un seul but par Vandooren (65^e minute).



ROUBAIX A TENU TÊTE AUX AIGLONS

ROUBAIX-NICE (2-2). L'équipe de Nice dut souvent subir la loi des hommes de Da Rui, mais son attaque a néanmoins prouvé qu'elle avait le punch, puisqu'elle sut, à deux reprises, redresser une situation compromise. De g. à dr. : Delepaut, Nuremberg, Gianessi, Courteaux, Jarnczewski, masqué par Césari. De dos, au 1^{er} plan : Grumellon (10) et le Roubaisien Colliot.



Aux prises avec Gianessi, le Niçois Nuremberg (à gauche) a dévié le ballon de la tête.



Yeux fermés, l'ailier luxembourgeois de Roubaix, Letsch, a contrôlé la balle, malgré l'opposition vigoureuse de son adversaire direct, le Niçois Gonzalès.



UN BUT DE DE HARDER **GIRONDINS-STADE FRANÇAIS (2-1).** De Harder (à terre) marque le premier but bordelais, malgré Colonna. Au fond : Persillon.



HENRI BAILLOT A MARQUÉ LES PREMIERS BUTS DE LA SAISON

RED STAR-STRASBOURG (1-3), samedi, à St-Ouen. Le Red Star a effectué sa rentrée officielle devant l'un des favoris de la seconde division et s'est bien comporté. Widenlocher, le goal audonien, plonge devant Baillet et Guffanti. A g., Haan.



L'ancien ailier gauche de l'équipe de France, Haan, est aux prises avec l'arrière audonien Vasquez.



Le goal de Strasbourg, Schaeffer, est sorti de sa cage et bloque la balle devant Froust et Remetter.

But CLUB

LE
MIROIR
DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

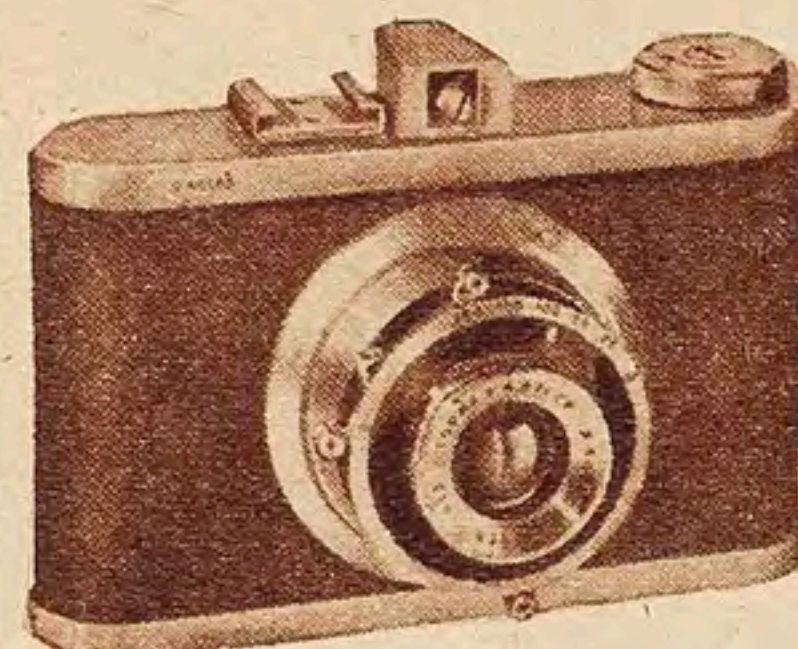
TARIF DES ABONNEMENTS

6 mois 800 fr.
1 an 1.600 fr.

C.C.P. Paris 5.390.08
Abonn. : 12, r. du Croissant, Paris-2^e
Téléph. : CENTral 87-20 (Poste 61)

POUR 1.000 Frs
IL EST A VOUS

(garanti cinq ans)



ce magnifique appareil photographique, merveille de PRÉCISION et de SIMPLICITÉ. Son format permet 12 vues 6 X 6 sur pellicules 6 X 9. Vitesse d'obturation allant jusqu'à 1/200 de seconde, d'où INSTANTANÉES REMARQUABLES. Suppression du soufflet, d'où suppression des avaries. 1.000 fr. à la réception et six mensualités de 2.000 fr. Sac en cuir véritable TOUT PRET offert GRATUITEMENT à tout client passant commande, accompagnée de cette annonce, dans les 8 jours. Hâtez-vous de profiter de cette offre.

S. H. D., 106, rue Lafayette, Paris-10^e
Service C-18

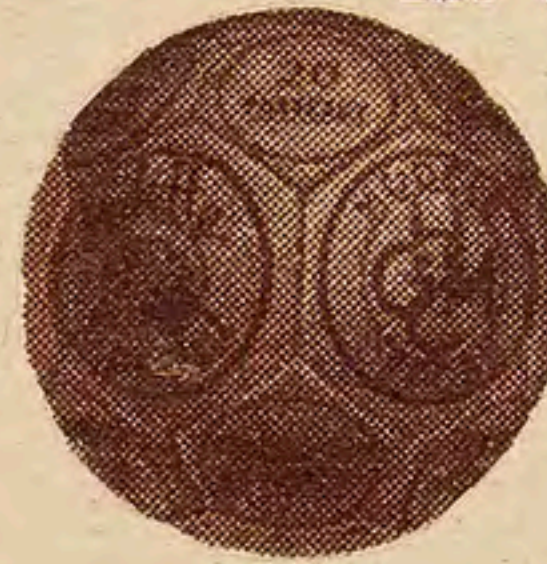


ALLÉ ! ALLÉ !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !



LES CHAUSSURES DE BASKET

FABRIQUÉES PAR
LES **Ets MERCIER**
FIDÈLES A LEUR
TRADITION DE
QUALITÉ



Toutes couleurs



DE M. YVES BRUN, 17, RUE DE L'YSER, A EPINAY-SUR-SEINE :

Notre correspondant nous félicite et pose deux questions à Marcel Hansenne :

- 1) Est-ce qu'en réalisant 4' 42" sur 1.500 à 14 ans je puis espérer devenir un honnête athlète ?
- 2) Est-ce trop, pour un minime, de parcourir chaque jour trois kilomètres à l'entraînement ?

REPOSE (après consultation de Marcel Hansenne). — 1) Le temps de 4' 42" est remarquable ; 2) A votre âge, il faut courir sans s'occuper de prendre des temps. Entraînez-vous, chaque jour, doucement, sur trois ou quatre kilomètres, dans les prés, sans tenir compte du chronomètre et en sprints de temps à autre. Cultivez surtout votre décontraction et suivez ce conseil pendant deux ans.

★

Nous remercions également M. Albert Delot, le sergent-chef Demeusy, MM. Michel Grandel, Jean Seguy, Pelgrand, Octave de Cinarco, Claude Mauban, Yves Le Guennec, un lecteur de Trévoux, M. Marcel Fouillat, un fidèle lecteur de Blida, qui nous ont adressé des lettres charmantes contenant toutes des remarques pertinentes.

D'UN LECTEUR LYONNAIS :

Je n'ai aucun reproche à vous formuler, mais, au contraire, que des encouragements à devenir encore plus parfait. Essayez de paraître toujours sur vingt pages. Un problème de mots croisés sportifs ne vous prendrait pas

beaucoup plus de place et rendrait votre revue plus intéressante. Ne pourriez-vous pas publier les équipes professionnelles de football dans leur nouvelle formation avant le championnat ?

REPOSE. — Nous paraîtrons tous jours sur vingt pages. D'autres correspondants, comme vous, nous ont suggéré un problème de mots croisés. Nous allons étudier cette éventualité pour la période hivernale. D'autre part, nous allons entreprendre une grande enquête sur les équipes professionnelles de football.

DE MM. YVES ET O. PAUL, A BROU (EURE-ET-LOIR) :

Ne pourriez-vous, comme vous l'avez fait dans le n° 365 (différend Coppi-Bartali), publier les grandes victoires, en les comparant, de Bobet et Kubler, de Koblet et Coppi ?

REPOSE. — Le différend Coppi-Bartali s'y prêtait admirablement, mais il est évident que ce serait très instructif et intéressant.

DE M. J. CAHUZAC, 5, RUE DE VIENNE, PARIS-8^e.

Que ce soit en hiver ou en été, votre revue est très intéressante à lire. Vos numéros « Tour de France » étaient très bien conçus, mais ceux

des Jeux Olympiques l'étaient un peu moins. Il faut se faire une idée des difficultés multiples que vous avez rencontrées et nous devons nous montrer compréhensifs. Félicitations à toute votre équipe.

REPOSE. — Merci de vous être rendu compte que le pool photographique qui fonctionnait à Helsinki nous a considérablement gênés dans notre production.

DE M. FRANÇOIS CERDAN, 8, RUE PIERRE-CURIE, A MEKNES (MAROC) :

Chaque mardi soir, je passe, en lisant votre revue, l'un des meilleurs moments de la semaine. Je dois dire, cependant, que vos numéros sur les Olympiades m'ont quelque peu déçu. Vous avez exposé des raisons valables et je vous comprends aisément. D'ailleurs, votre dernier numéro, chef-d'œuvre de présentation, vous rachète complètement. J'ai apprécié votre article sur le duel Bartali-Coppi. Coppi est-il le meilleur coureur de tous les temps ? Je n'en suis pas certain, et les Lapize, Pélissier (surtout Henri), Binda, Bottechia, Girardengo, A. Magne, Speicher, Leducq, Ronse, S. Maes, R. Maes, F. Faber, N. Frantz, et plus récemment Koblet, Kubler, Bobet, Magni, Van Steenberghe peu-

vent aussi prétendre à ce titre. Pour trancher la question, je vous propose d'organiser un référendum : « Quels sont, d'après-vous, les dix meilleurs routiers de tous les temps ? » L'on verrait ainsi les plus grands cham-

pions de la route classés dans le champion des hebdomadaires sportifs.

REPOSE. — Notre correspondant, qui porte un nom illustre (n'est-il pas apparenté au grand Marcel ?), nous suggère là une idée fort intéressante. Mais comment établir une comparaison valable, étant donné l'amélioration du matériel (l'avènement, entre autres, du dérailleur) et celle du réseau routier ?

D'UN « MORDU » DU FOOT-BALL DE MALICORNE :

J'ai été étonné de ne pas trouver dans votre dernier numéro deux ou trois photos des matches amicaux de football qui se sont déroulés dimanche dernier. Il est vrai que vous êtes très pris. Je n'ai qu'un reproche à vous faire : celui de vous être trop étendu sur les Jeux Olympiques alors qu'il serait beaucoup plus agréable de publier des photos de football.

REPOSE. — Votre impatience doit être satisfaite avec le présent numéro. Elle le sera encore plus dans les semaines qui viennent.

D'UN GROUPE DE SPORTIFS DE LA REGION PAIMPOLAISE :

Le texte accompagnant une photo du Tour de l'Ouest nous a bien amusés. La légende disait : « Le vainqueur, Erussard, accomplit son tour d'honneur à l'abri d'un parapluie porté par un Lorientais déguisé en clown. » Le personnage indiqué n'est autre que le populaire « Lariflette », dont le journal « Ouest-France » relate tous les jours les aventures.

REPOSE. — Nos photographes n'étaient pas encore rentrés de Rennes lorsque la légende a été faite, et son auteur ne connaissait pas « Lariflette ». Nous rendons bien volontiers à « Lariflette » ce qui lui appartient.

DE M. OLIVIER THALLER, 33, COURS GENERAL - GIRAUD, A LYON :

Votre numéro 365 a été sensationnel mais votre reportage sur le Tour de l'Ouest était assez embrouillé et l'on a assez de difficulté à suivre les étapes. La page 6 est absolument inintéressante.

REPOSE. — Notre page 6 était une page publicitaire. Vous nous excuserez d'y sacrifier... pour une fois.

● Au sujet du différend Coppi-Bartali, nous avons reçu des lettres de MM. Rigaud, Raymond, Jean Denis, Leblanc, Peschard, Derveaux, Zanella, J.-P. D. (de Rouen). Nous les remercions de leurs envois, mais, le débat étant définitivement clos, ils nous excuseront de ne pas les publier.



LENS A ÉTÉ PLUS DIRECT QUE NIMES

LENS-NIMES (2-1). Nîmes s'est trop complu dans le jeu latéral. Les Lensois plus directs ont été aussi plus efficaces. Alerte sur les buts de Lens. De g. à dr.: Maresch, Duffuler, Louis, Wattecamps, qui saute. A l'extr.-droite : Rouvière.



Dakowski a plongé et, d'une main, s'empare de la balle dans les pieds du Lensois Sauty. Le goal nîmois fut davantage inquiet que Duffuler et fut battu à deux reprises avant le repos.



Le portier lensois Duffuler fut longtemps imbattable. Pourtant, à la 67^e minute, il dut s'incliner sur un t.r de Carrier (masqué par le poteau). Au centre : le Nîmois Abderrazack.



DÉFENSE SOLIDE AU HAVRE

LE HAVRE-METZ (3-0). Devant les deux Messins Piéwa et Hnatov, Verbrugghe détourne la balle.



MARSEILLE DÉCHAINÉ

MARSEILLE-MONTPELLIER (5-1). Bouchaib dégage, devançant Mesas. A droite : Lanfranchi.